

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

UNE VISITE

A la Mère du Bey de Tunis.

Nous étions à Tunis depuis trois mois, et nous habitions le palais de ville du Bey régnant, Achmet-Pacha, véritable palais des *Mille et une nuits*. Des murs de marbre soutiennent des plafonds peints et dorés, sur lesquels vient glisser, d'en haut, un jour mystérieux. Des terrasses de ce palais on découvre la ville entière : Tunis la blanche, séjour de paix et de félicité ; comme la nomment et la qualifient les poètes arabes. Les hauts minarets de ses mosquées, leurs dômes blancs, la vieille Casbah, le beau lac dans lequel, ainsi qu'une belle Mauresque, la cité musulmanese mire avec nonchalance, me transportaient d'admiration ; aussi, bien souvent, le soir, je restais en contemplation, écoutant les cris du Muezzin, appelant les fidèles à la prière, et les chants lointains des négresses.

Tous les vendredis, un envoyé de la

mère du Bey venait complimenter maman et terminait toujours en exprimant le vif désir que la princesse avait de la connaître. Enfin il fut décidé que le troisième jour du beïram nous ferions notre visite. Je dis nous, car maman, d'après nos prières, voulut bien nous emmener avec elle, moi et mon frère, âgé de sept ans, que le Bey venait de créer capitaine. Notre voiture, attelée de quatre mules conduites à la *Dau-mont* par deux postillons maures revêtus de leur riche costume, et précédée de janissaires également habillés pour ce jour de gala, nous entraînait avec rapidité vers les campagnes de la Manoubah. Après être sortis des vastes cimetières, demeure des générations passées, qui entoure la demeure des vivants, (antique et touchant usage !) nous en côtoyâmes longtemps les murs, puis, tirant sur la droite, notre voiture passa sous les arcades élevées d'un pittoresque aqueduc qui amène, jusqu'à la cité, les eaux d'une source lointaine. La plaine que nous traversions était crevassée par les ardeurs de l'été ; çà et là s'élevait un palmier élégant ; un marabout, au dôme éblouissant de blancheur, arborait l'étendard du prophète. Nous voyions passer près de nous des troupeaux de chameaux ; les Bédouins qui les conduisaient étaient enveloppés dans de longs burnous de laine dont le capuchon, retenu sur leur front

par une corde de poil de chameau tournée cinq ou six fois, les faisait ressembler aux rois numides dont nous voyons les médailles dans les cabinets des savants; d'autres, avec leur barbe vénérable, rappelaient les patriarches dont nous parle l'Histoire Sainte. Nous aperçûmes de brillants cavaliers, qui, exécutant une *fantasia*, tiraient des coups de leurs longs carabines, dont le bruit faisait cabrer et caracoler leurs chevaux. Grâce au trot rapide de nos mules, nous arrivâmes bientôt aux ombrages de la Maoubah. Devant nous se dressait un immense édifice, c'était le *Bardo*, résidence souveraine des Beys, et assemblage de divers palais qu'entoure un fossé bordé de fortifications. Des soldats arabes, en uniforme européen, qui me rappelèrent notre belle France, gardaient l'entrée; lorsque nous franchîmes le pont-levis, les tambours battirent aux champs, et un cavalier parut prévenir la princesse de notre arrivée; alors nos janissaires durent frayer un passage à notre voiture à travers la foule compacte des Maures, des Bédouins et des Juifs qui obstruaient l'étroite avenue bordée de boutiques où nous entrions; car, étrange contraste, pour arriver aux palais, il faut traverser un misérable bazar. A la porte d'entrée du harem, nous dûmes descendre de voiture et laisser nos gens. Sidi Mostapha, gardien des femmes, vénérable nègre à qui un œil unique donnait l'air d'un cyclope, nous reçut et marcha devant nous. Il nous fit traverser plusieurs grands patios (1) de marbre blanc rafraîchis par des bassins et des jets d'eau, près desquels se pressaient des nègresses la taille serrée dans un *fontah* (2) aux couleurs bariolées.

Avant d'arriver dans la salle de réception,

(1) Cours intérieures des palais et des maisons mauresques.

(2) Longue pièce d'étoffe dans laquelle se drapent les nègresses esclaves.

tion, il nous fallut passer trois portes, séparées entre elles par un espace de deux ou trois pieds de large; ces portes ne se présentaient pas en face l'une de l'autre; mais se trouvaient placées en biais. Chacune était soigneusement fermée et gardée par des nègres dont la ceinture ressemblait à un véritable arsenal. Enfin nous parvîmes à la salle de réception. Assise, ou plutôt accroupie sur un divan, la princesse se leva à l'arrivée de maman, vint au-devant d'elle, l'embrassa sur les deux joues, et lui fit, en italien, un compliment de bienvenue. Pendant que maman y répondait dans la même langue et qu'elle était présentée à la femme du Bey, la princesse Mabrouka (1), mes yeux, charmés et éblouis, admiraient l'architecture de la salle: de délicates arabesques, qui semblaient découpées par la main des fées, partaient du sol, couvert de riches tapis de Perse, et se réunissaient, en formant mille fantastiques dessins, au plafond, en dôme, où les retenait une gigantesque rosace formée de multiples et capricieux festons.

Ces arabesques, d'un blanc mat, faisaient ressortir l'encadrement doré et orné d'éclatantes peintures qui entouraient d'étoilées fenêtres grillées; en dehors, des vents ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour favorable à la décoration de cette pièce. Pour tout meuble, un large divan, bas, régnait à l'entour; le rouge amarante de son damas de soie formait un contraste charmant avec le bleu foncé des coussins de velours qui le garnissaient: les Arabes entendent admirablement l'art des couleurs, et c'est toujours par l'opposition des tons les plus tranchés qu'ils parviennent à l'harmonie. Sur le divan s'assirent la mère du Bey, sa femme, ses sœurs et maman. Les autres femmes de la suite se tinrent debout. Elles nous examinaient avec curiosité mais avec convenance;

(3) Bonheur, Félicité.

mon frère était dans leurs bras, acablé de caresses et de compliments. Elles étaient presque toutes Géorgiennes ou Circassiennes; éblouissantes de jeunesse et de beauté, elles jouaient, riaient entre elles et semblaient très-heureuses.

La mère du Bey était vêtue d'une juba (1) de soie, mi-partie blanche et bleue, échaucrée autour du cou et sur la poitrine, où s'était avec orgueil une broderie en argent; ses bras étaient à peine voilés par de larges manches d'une sorte de dentelle d'argent, très-diaphane. La juba finissait au-dessous des genoux et laissait voir des caleçons collants, en soie couleur pensée, qui descendaient jusqu'au-dessus de la cheville, une haute broderie d'argent les terminait. Un petit mouchoir de soie, bleu et argent, noué avec art sur sa tête, où il était retenu par de longues épingles ornées de diamants, laissait voir des bandeaux de cheveux d'un beau noir; un long voile blanc brodé en argent et de longues tresses tombaient jusqu'à ses pieds nus. La princesse est d'une remarquable beauté malgré ses cinquante ans. Son visage est noble et annonce la haute intelligence dont elle est douée, ses yeux grands et doux brillent d'un vif éclat et décèlent la bonté de son cœur; ils étaient, selon l'usage, teints d'une couche de *coolh* (2); sa taille chargée d'un peu trop d'embonpoint est élevée; ses pieds, qu'elle laisse nus, sont d'une petitesse remarquable; ses mains, chargées de bagues ornées de pierres précieuses, sont réellement des mains de reine. Noble dans ses manières, noble dans sa parole, elle est chérie de tous par sa bienfaisance; jamais en vain l'infortune ne l'implore, elle écoute les prières de tous les malheureux, vient à leur secours, et use généreusement de l'influence que ses vertus lui ont acquise

(1) Espèce de robe.

(2) Teinture noire dont les femmes arabes couvrent leurs paupières à l'aide d'une aiguille d'argent. Cette teinte noire donne de la douceur au regard.

sur l'esprit de son fils, qui la vénère, l'adore, et la consulte sur les affaires importantes de l'état; elle comprend les progrès de la civilisation, et se sent portée vers la France par une sympathie entraînante. La princesse fit de nombreuses questions sur nos usages, sur notre bonne reine, sur la famille royale, et parut s'intéresser vivement à toutes les réponses que maman s'empressa de lui adresser.

La princesse Mabrouka était vêtue de la même manière que sa belle-mère, seulement les couleurs différaient et les broderies étaient plus riches; la juba, plus décollée, laissait entièrement voir sa poitrine; et les diamants, dont sa tête, ses bras, ses doigts, son cou, ses chevilles se trouvaient chargés étaient du plus grand prix.

Les autres princesses, sœurs de son Altesse, étaient vêtues de même, et les bijoux les plus beaux du monde les paraient.

On causa longtemps en attendant le dîner, qui fut servi dans une longue galerie dont un côté, fermé par des stores se levant à volonté, laissait pénétrer un air pur, qui, après s'être rafraîchi en passant sur des jardins et des bassins, arrivait tout chargé des suaves émanations des oranges et des tubéreuses.

Le service se fit à l'européenne; mais s'il visait à imiter nos usages, les mets conservaient leur forme et leur saveur nationales. Un mouton, entier, rôti et farci de pistaches, me parut très-savoureux; ma pauvre maman, malgré toute sa politesse, fit une grimace horrible en mangeant de la *chichoucka*, mélange de poivres longs, de tomates, de feuilles de menthe, d'œufs, le tout assaisonné de muscade, de jus de citron et d'huile: ce plat jouit ici d'une haute réputation. Après en avoir mangé une bouchée, mon palais était en feu, et je dus bien vite boire un verre d'eau. Le *couscoussou* eut mon suffrage, ainsi que les *phtairs*, beurrées arrosées de miel, et le *raatlocum*, bonbon des sultanes, qui a seu-

lement pour rivaless les dattes du Djérid, farcies d'amandes de pistaches.

Nous restâmes longtemps à table. Pendant le repas, de jeunes filles arabes chantaient, en s'accompagnant de leur plaintive daarbouka (1) et de tambours de basque, de douces mélodies sur un mode lent, monotone, mais non dépourvu de sentiment musical : toutes les chanteuses faisaient la même note; les Arabes ignorent ce que nous nommons l'harmonie; malgré cela leur musique simple plaît; j'ai souvent entendu depuis leurs airs militaires et leurs airs nationaux joués sur nos instruments européens, et j'ai trouvé qu'ils acquiesçaient un charme nouveau et entraînant. Aux chanteuses, des danseuses se joignirent; leurs poses étaient gracieuses et leurs pas très-lents.

En quittant la table on nous versa sur les mains d'une eau parfumée d'essence de roses, on nous inonda d'essence de jasmin et l'on brûla divers aromates dans de belles cassolettes en argent sculpté et ciselé dans le goût mauresque. Nous passâmes, de la galerie, dans un nouveau salon où l'on servit le café; puis l'heure étant arrivée de partir, nous fîmes nos révérences, et nous prîmes congé des princesses, en leur promettant de revenir. Au moment où nous franchissions le seuil du harem, le Saaptaf (ministre du Bey) s'approcha pour nous remercier, de la part de Son Altesse, de la visite faite à sa mère, et supplier maman d'accepter pour elle et pour moi une petite cassette de nacre incrustée d'écaïlle, qui contenait quelques bijoux arabes, ornés de diamants. Nous fîmes remercier Son Altesse, saluâmes le Saaptaf, et montant en voiture, nous reprîmes le chemin de Tunis.

M^{lle} BLANCHE LAVELAINE DE MAUBEUGE.

(1) Cruche en grès d'une forme élégante, vernissée et ornementée d'arabesques; le fond de cette cruche est remplacé par du parchemin sur lequel on frappe avec les doigts.

Revue Littéraire.

L'Album, recueil destiné à l'enseignement du dessin et de la peinture, rédigé par une société d'artistes et d'hommes de lettres, sous la direction de M. L. Salme. Chez Édouard Legrand, éditeur, quai des Augustins, n° 59.

Quatrième article.

La quatrième année de l'*Album* vient de finir. Avant qu'une autre année ne commence, je m'empresse, pour celles de vous, mesdemoiselles, qui habitez loin des grandes villes, d'extraire de cet utile et intéressant recueil, l'*Art de nettoyer les tableaux*.

« Pour enlever les taches et la poussière d'un tableau peint à l'huile et recouvert de vernis, faites d'abord un lavage à l'eau avec une éponge, essuyez ensuite avec un linge sec. Ce moyen ne peut avoir aucun inconvénient; cependant il détacherait la peinture si déjà elle a été restaurée et fixée sur une nouvelle toile avec de la colle ou toute autre matière soluble dans l'eau. Il est facile de s'assurer de cet état du tableau, et alors on prend quelques précautions pour ne point y laisser séjourner l'humidité : on lave rapidement et on essuie. Toutefois ce procédé ne suffit pas si les taches et la poussière adhèrent à la peinture, et il faut recourir à l'eau de savon légère; quelquefois même on doit employer un mélange, très-étendu, d'eau et d'acide azotique, connu dans le commerce sous le nom d'*eau seconde*. Il convient alors de laver une seconde fois, et sans retard, avec de l'eau pure pour arrêter l'effet de l'acide.

Après que le tableau a été nettoyé de ses taches et que le vernis est demeuré à peu près seul sur la peinture, il reste à enlever ce vernis, s'il est devenu jaunâtre et s'il est fendillé. Plusieurs procédés sont également employés. Le plus simple, mais qui est

assez souvent incomplet, consiste à frotter le tableau avec le bout du doigt jusqu'à ce que le vernis, réduit en poussière, se détache de la couleur. On doit éviter de trop prolonger ce frottement qui rayerait la peinture s'il s'exerce immédiatement sur elle après l'enlèvement du vernis.

On se sert aussi d'eau-de-vie ou d'esprit-de-vin pour dissoudre la couche de vernis. On opère en humectant un linge fin de ce liquide et en frottant légèrement le tableau posé horizontalement. On ne doit procéder que par parties séparées, et, après sept à huit secondes, laver chaque fois avec de l'eau la partie humectée, dans la crainte que la liqueur corrosive n'attaque la peinture même. Il faut rejeter le linge toutes les fois qu'il s'est imprégné de saletés, parce qu'il pourrait tacher la couleur. Quand on a ainsi parcouru tout le tableau, on le lave en entier avec de l'eau, puis on le laisse sécher. Si on ne remarque plus alors de vernis ancien, on peut poser le nouveau. Dans le cas contraire, on renouvelle le lavage à l'eau-de-vie en répétant l'opération précédente.

Avant de vernir le tableau, il faut attendre que toute humidité ait disparu. On place alors le tableau horizontalement; on étend dessus, au moyen d'une large brosse plate, très-douce, le vernis frais, qui doit être très-clair et limpide. La couche de ce vernis sera étendue également, si on a soin de prendre toujours à peu près la même quantité de liquide avec la brosse, et si on procède régulièrement par des moyens parallèles en évitant, autant que possible, de revenir plus de deux ou trois fois sur la même place. On ne relèvera le tableau que quand le vernis aura un peu séché, et qu'il ne pourra plus couler ni faire aucun mouvement. »

Un des derniers cahiers de l'*Album* contient une belle lithographie de la *Sainte Famille*, par Raphaël. Ce tableau est le plus remarquable, non-seulement de ceux dans lesquels des milliers de peintres ont reproduit le même sujet, mais encore de ceux dans

lesquels Raphaël l'a répété, et qui sont désignés par des titres particuliers.

En 1518, deux années plus tard, la tombe devait s'ouvrir pour priver les arts de leur chef le plus glorieux. Raphaël avait trente-cinq ans. Les rois ambitionnaient de posséder quelques productions de ce génie; François I^{er}, ce généreux protecteur des arts, demanda au peintre de lui accorder le tableau de *Saint Michel terrassant le démon*. La récompense royale paya cette peinture au delà du prix que l'artiste en attendait, et celui-ci, reconnaissant de cette marque de haute distinction du roi, lui envoya le chef-d'œuvre de la *Sainte Famille*. Mais le monarque ne se laissa pas vaincre en générosité. Il envoya à Raphaël le prix de ce second tableau, et fit dire à l'artiste ces nobles et dignes paroles : « Les hommes célèbres dans les beaux-arts, partageant l'immortalité avec les grands rois, peuvent traiter avec eux. »

Le tableau de la *Sainte Famille* avait été exécuté sur bois. On l'a reporté sur toile avec toutes les précautions et le respect que commandait une œuvre si précieuse. Elle fait le plus riche ornement de notre musée de peinture.

La Vierge, belle et pure jeune femme, un genou en terre, baisse les yeux avec respect, avance les bras avec un saint amour pour y recevoir Jésus qui s'est levé de son berceau et s'élance vers elle en lui tendant ses caressantes mains. La force, la grâce, la beauté, le regard intelligent et le sourire aimable de l'enfant-Dieu, semblent dire à la Vierge : « Je vous ai choisie pour ma mère; je vous aime. » Derrière elle, debout, Joseph, le coude appuyé sur un meuble, la joue sur la main, regarde avec calme cette scène. Derrière Jésus, la vieille sainte Élisabeth, à deux genoux en terre, soutient les bras de saint Jean, qui joint les mains et semble adorer celui dont il fut le précurseur. Dans le fond du tableau, sont deux anges; l'un à genoux, les ailes ployées, croise les bras sur sa poitrine; l'autre debout, les ailes éployées,

s'élève et répand des fleurs sur la Vierge
et sur l'enfant-Dieu.

Nous nous empresserons de vous annon-
cer la suite de cette publication, aussi utile

aux artistes qu'aux jeunes personnes qui,
dans les arts, ne cherchent qu'un plaisir
et un gracieux passe-temps.

A. D. L. P.

Littérature Etrangère.

IL FANCIULLO E I BURATINI.

FAVOLA.

Con attonite luci, e labbra aperte
Standosi un fanciullino
Dinanzi al palco, ove da mani esperte
Lievemente era mosso un Burattino;
Pieno d'alto stupore
Diceva al genitore:
Guarda quell' omaccino
Più assai di me piccino
Come vivace ed agile
Ei si move, e favella, e scherza, e ride;
Un portendo simil mai non si vide:
Quanta invidia gli porto! Ah! padre mio,
Perchè non nacqui Burattino anch'io?

Il padre sorridendo a quegli accenti
Conduisse il fanciullin dentro la scena;
Mostrògli intorno la muraglia piena
D'altri tantocci mutoli e cadenti.
Mostrògli l'istrion che li movea,
Che lor prestava i detti;
E invidia in te nascea,
Gli disse allor, per così vili oggetti?

Il fanciullo arrossì, ma il genitore,
Figlio, riprese, in più matura età,
Ben mille esempj d'un eguale errore
Il mondo ti darà.
Tu con severo sguardo
Sempre l'avvezza a rimirar colui
Che negl' impieghi suoi schiavo codardo
Servo alle voglie altrui;
E allor quant'è secondo,
Figlio, vedrai, di Burattini il mondo.

GIONANNI GHERARDO DI ROSSI (Romano).

L'ENFANT ET LES MARIONNETTES,

FABLE.

Les yeux ébahis, la bouche ouverte, un jeune
enfant s'arrêta devant un tréteau où une ma-
rionnette étroit mue légèrement par des mains
habiles. Plein d'admiration, il dit à son père :
Regarde ce petit homme, beaucoup plus petit
que moi ; vif et agile, comme il se remue, parle,
rit et folâtre, vit-on jamais un pareil prodige!
Combien je lui porte envie! Ah! mon père, pour-
quoi, moi aussi, ne suis-je pas né marionnette?

Le père souriant à ces mots conduit l'enfant
derrière la scène; il lui montre la muraille
garnie tout autour d'autres pantins suspendus,
muets et renversés. Il lui montre l'istrion qui
les faisait mouvoir et leur prêtait des discours;
et il lui dit alors: Sens-tu naître de l'envie pour
de si vils objets?

L'enfant rougit; mais le père reprend: Mon
fils, dans un âge plus avancé, le monde t'offrira
mille exemples d'une semblable erreur. Avec un
regard rigoureux accoutume-toi à examiner ce-
lui qui, dans les emplois, obéit servilement aux
volontés d'autrui; alors tu verras, mon fils,
combien le monde est fécond en marionnettes.

M^{me} VAN TENAC.

Éducation.

La découverte de Madère.

CHRONIQUE PORTUGAISE.

Au commencement du quinzième siècle, sous le règne de don Juan I^{er}, les Portugais, après avoir refoulé les Maures au delà de la Méditerranée, tournèrent toutes leurs pensées vers les voyages de découvertes. Alors parurent, presque simultanément, Gilianez, qui doubla le formidable cap Boyador; Cintra, qui conquît les îles d'Arguim; Juan Gonzalvo Zarco et Tristan Tessora, courageux investigateurs des mers d'Afrique; Denis Fernandez, le premier qui osa remonter le fleuve du Sénégal; Nugno, tué en combattant les nègres du Cap-Vert; Gonzalvo Vello, qui découvrit les Açores. Jamais un aussi grand nombre de navigateurs célèbres ne s'était montré à la fois chez une même nation. Pour mieux diriger les expéditions maritimes, l'infant don Henri, troisième fils du roi, s'était fixé au château de Ternaubal, sur le cap de Sagres, à trente-deux lieues à l'ouest de Lisbonne, et c'est de cette résidence qu'il voyait les navires portugais cingler vers la destination que lui-même, ou don Juan, son père, avait indiquée.

A la fin du mois de janvier 1421, trois femmes étaient réunies dans une chétive maison du faubourg de Sagres, et filaient silencieusement à la clarté vacillante d'un flambeau de résine. La plus âgée se leva en entendant sonner l'horloge de l'église voisine, et prit la parole en ces termes :

« Il y a quatre ans à cette heure, mes filles, que Juan Moralez, votre père, nous quitta pour aller en mer. Longtemps nous avons attendu son retour; mais son absence prolongée anéantit toutes nos espérances. Il est mort, mes enfants, mort dans les flots

ou sur quelque plage lointaine, privé des consolations de la famille et des secours de l'église. Si nous n'avons pu l'assister à ses derniers moments, prions du moins pour son salut éternel. »

La mère et les filles s'agenouillèrent en pleurant, et récitèrent le psaume *Domine Deus, audi nunc orationem mortuorum Israel*.

Elles en achevaient à peine le premier verset, quand la porte fut brusquement ouverte, et un homme s'avança sur le seuil. Malgré le manteau blanc dont la capuce lui retombait sur le front, malgré la barbe inculte qui lui cachait le bas du visage, les trois femmes crurent reconnaître Juan Moralez; mais le vent de la nuit, s'engouffrant par la porte de la chaumière, éteignit le flambeau de résine, et ne leur permit pas de constater plus longuement l'identité de l'étranger.

« C'est l'âme de Juan qui revient ! » s'écria la mère, saisie d'une superstitieuse terreur.

— Non, Pépita, répondit le nouveau venu; c'est bien ton mari qui te parle, c'est bien lui que la Providence a sauvé du naufrage et de la captivité. Rallume ton flambeau, que je puisse vous voir et vous embrasser toutes. »

Après la première effusion de joie, l'aînée des filles dit à Juan :

« Nous pensions ne plus vous revoir, mon père. »

— Oui, ajouta la seconde, nous vous pleurons déjà comme perdu pour nous en ce monde. Bien souvent, nous sommes allées nous asseoir au bord de la mer, interrogeant des yeux l'immensité, et priant le ciel de vous rendre à nos vœux; et quand nous rentrions le soir, nous avions le désespoir dans le cœur.

— J'ai failli vous être ravi, mes enfants, reprit Moralez; j'ai cru longtemps qu'il me serait refusé de revoir ma famille et ma patrie; j'ai éprouvé de cruelles souffrances; mais voici une soirée qui les rachète.

— D'où viens-tu ? demanda Pépita.

— Des prisons de Maroc.

— Tu as été prisonnier ?

— Il y a six jours encore, j'étais esclave des infidèles. Las de mon misérable sort, j'ai voulu m'affranchir à tout prix. Évadé, comme par miracle, j'ai osé traverser la mer sur une frêle embarcation. L'espoir de vous revoir doublait mon courage ; puis, je songeais que mon appui vous était nécessaire, qu'en mon absence vous aviez dû gagner à peine de quoi subsister, et j'avais hâte de vous rapporter un secret dont je suis seul possesseur, et qui doit nous enrichir. Moi, pauvre pilote, qui réparais aujourd'hui souffrant et dénué, je suis à même de rendre au Portugal un éclatant service. Demain, je vous expliquerai ce dont il s'agit ; ce soir, j'ai besoin de repos, et ne me sens pas la force d'entreprendre un long récit. »

Ce fut le lendemain seulement que Moralez raconta à sa femme les circonstances qui l'avaient tenu si longtemps éloigné.

« Tu sais, lui dit-il, que j'étais parti, au printemps de 1417, pour piloter un bâtiment marchand qui se rendait en Angleterre. Me trouvant un soir sur la jetée de Bristol, je fus abordé par un jeune Anglais, qui me dit brusquement :

— Vous vous nommez Juan Moralez, et vous êtes pilote ?

— Oui, mon gentilhomme.

— On m'a vanté votre mérite et votre expérience. Voulez-vous conduire à Cadix une goëlette que j'ai frétée ?

— Je suis toujours disposé à me rendre utile. Quand partez-vous ?

— Cette nuit même.

— Cette nuit ! Mais la mer est mauvaise et le vent contraire.

— N'importe ; mes affaires exigent que je quitte immédiatement l'Angleterre. Consentez à m'accompagner, et je vous payerai royalement. »

Quoique tant de précipitation me parût suspecte, l'idée de vous revoir et de grossir

la somme que je vous rapportais me déterminait à suivre le jeune homme à bord de sa goëlette, qui était en panne à un mille de la côte. Nous appareillâmes aussitôt que la barque qui nous avait ramenés fut suspendue aux flancs du navire. Le vent était sud-sud-ouest, et sautait par intervalles. Nous naviguions au plus près ; mais bientôt nous fûmes obligés d'amener nos voiles latines pour hisser les voiles de fortune et les huniers volants. Il fallut renoncer à faire route et fuir devant le temps sans direction précise. La bourrasque dura le lendemain, et nous désempara de notre mât de misaine ; pendant treize jours nous voguâmes au hasard, égarés dans les solitudes de l'Océan ; enfin, le matin du quatorzième jour, une terre s'offrit à nos yeux, une terre verdoyante et fleurie ; des oiseaux au brillant plumage vinrent se percher sur nos vergues, et des animaux inconnus sortirent des bois pour nous regarder. C'était le paradis, Pépita, avec toutes ses joies ! Masham, notre capitaine, ordonna d'atterrir, et descendit le premier dans la chaloupe ; auprès de lui se tenait une femme que je n'avais pas encore vue, car elle n'avait pas quitté sa cabine dans la traversée. Elle était faible et pâle ; le chagrin et la fatigue l'accablaient. Pauvre femme ! sa vie était celle de bien d'autres ; un amour d'enfance, une inclination contrariée, un mariage d'intérêt, un enlèvement, un attentat contre la foi jurée... Hélas ! les deux coupables l'ont cruellement expié ; ils sont morts, Pépita ; ils n'ont échappé à la tempête que pour expirer sur cette plage déserte. La femme, Anne Dorset, a succombé la première ; Masham l'a suivie peu de jours après, et tous deux reposent dans cette île lointaine.

Après leur avoir rendu les derniers devoirs, nous nous sommes remis en mer ; un affreux ouragan a jeté notre navire sur les côtes d'Afrique. La moitié de l'équipage a été engloutie ; le reste, se cramponnant aux débris, a pu gagner le rivage où les Maures nous attendaient. Seul aujourd'hui, je sur-

vis aux souffrances de la captivité ; Dieu semble m'avoir conservé pour ne pas laisser inhabitée cette île dont je sais la route. Il m'a choisi pour la montrer à mes compatriotes, pour agrandir par une nouvelle conquête les possessions portugaises, pour accroître les richesses de ma patrie, et m'assurer à moi-même, avec une position brillante, une impérissable renommée. »

Juan Moralez prononça ces derniers mots avec enthousiasme, et sa femme, qui avait d'abord songé à le retenir, le vit déjà commandant d'une caravelle, et découvrant, comme Marc Paul, une nouvelle île de Cipango.

« J'approuve tes projets, dit-elle, quoi qu'ils doivent nous séparer encore. Ce sont ceux d'un bon patriote et d'un homme d'honneur ; mais es-tu bien sûr de la position qu'occupe cette île inconnue ?

— Si j'en suis sûr ? répondit Moralez en tirant un parchemin de son portefeuille ; tiens, vois le plan que j'en ai tracé. Cette pointe est le cap de Sagres, où nous nous trouvons présentement. Au sud-est sont les côtes des états barbaresques. En les suivant, tu arrives à l'embouchure d'une petite rivière, qu'on appelle la Muleya ; je ne la connais que trop, car c'est là que ces damnés musulmans ont assailli notre goëlette échouée. Eh bien ! presque en face, à l'ouest, remarque ce cercle que j'ai tracé : c'est mon île, l'île que nous avons reconnue. Suppose maintenant que nous partions de Sagres, en gouvernant au sud-ouest, nous tombons directement sur mon domaine.

— Auparavant, reprit Pépita, il faut solliciter une audience du roi, ou plutôt de l'enfant qui s'occupe plus particulièrement des affaires maritimes.

— J'y ai songé, et je vais employer cette journée à rédiger une pétition. Vite, donne-moi mon écritoire, je me sens plein d'inspiration. »

Moralez employa plus d'une semaine à composer et à recopier une requête cir-

constanciée ; puis il se présenta aux portes du château de Ternaubal et demanda à être introduit près de l'enfant.

« Impossible, mon brave, répondit l'officier de garde ; importuné par la foule des solliciteurs, don Henri a pris le parti de les congédier tous.

— Ne peut-on du moins lui soumettre une pétition ?

— Non ; il a formellement déclaré qu'il n'en recevrait aucune. Il est alité depuis quelque temps ; c'est à ses travaux, à ses études, que les médecins attribuent sa maladie ; et le repos le plus absolu lui est prescrit.

— A qui donc dois-je m'adresser ?

— A Sa Majesté don Juan, en son palais royal de Lisbonne. »

Moralez se retira tristement, et vint faire part de ce contre-temps à sa femme.

« J'irais bien à Lisbonne, dit-il, mais la route est longue et nous n'avons pas d'argent. J'attendrai ; j'irai chaque jour m'informer de la santé du prince ; je me tiendrai aux portes du palais comme un chasseur à l'affût, et provisoirement j'exercerai à Sagres le métier de pilote lamaneur.

Fidèle à ce plan de conduite, Moralez, pendant deux mois, passa la plus grande partie du jour à piloter des navires qui entraient en rade, ou qui longeaient la côte. Le soir, il allait demander des nouvelles de l'enfant, dont les forces altérées ne se rétablissaient pas. Les gardes et les domestiques de Ternaubal s'étaient familiarisés avec l'infatigable solliciteur. Sans leur révéler ses desseins, il leur parlait vaguement d'une terre à découvrir, et comme il décrivait avec emphase les magnifiques forêts qui la couronnaient, on l'avait surnommé *l'homme des bois* (el huemo de madeira).

Moralez commençait à désespérer, quand, un matin, en s'éveillant, il entendit sa fille dire à quelqu'un, sur le seuil de la porte :

« Oui, senor, c'est ici qu'il demeure ; mais il ne porte point le titre que vous lui attribuez. Il s'appelle, non don Juan Mora-

lez, mais simplement Juan Moralez, pilote côtier, de son état.

— Quelle que soit sa condition, senora, répliqua l'étranger, c'est un homme de mérite, honoré de l'estime de l'infant, au nom duquel je me présente.

— Soyez le bienvenu, senor ! s'écria le pilote, accourant à demi vêtu. Que Dieu protège don Henri et le récompense d'avoir enfin songé à son fidèle serviteur ! Pépita, cria-t-il à sa femme, débouche une bouteille de vieux Porto, et achète une mesure d'avoine pour le cheval de ce seigneur. Eh bien, ajouta-t-il en s'adressant à l'étranger, l'infant est donc rendu à la santé et disposé à m'accueillir ?

— Pas encore, malheureusement ; avant de vous accorder audience, il désire avoir quelques éclaircissements sur ce que vous demandez, et il m'a délégué vers vous pour m'informer de l'objet de votre pétition.

— Rien de plus facile, senor ; je vais vous la remettre, et si vous voulez consentir à la lui porter...

— Telle est ma mission, senor ; donnez-moi votre requête, et aujourd'hui même elle sera sous les yeux de don Henri.

— Est-il possible ? s'écria le pilote.

— Rien de plus positif ; et dans trois jours je vous apporterai moi-même la réponse.

— Dans trois jours !.... l'entends-tu, Pépita ? Dans trois jours l'infant connaîtra mon projet ; pour l'accomplir, il m'accordera un vaisseau ; je partirai avec le titre de capitaine ; je prendrai possession de l'île au nom de Sa Majesté don Juan I^{er}, et à mon retour, je serai comblé d'honneurs et de richesses. Ah ! senor, vous êtes mon bon génie !

— Vous ne me devez aucun remerciement, répliqua tranquillement l'étranger ; je ne fais qu'obéir aux ordres de mon maître. Où est votre placet ?

— Le voici.

— L'avez-vous relu attentivement ?

— Je le sais par cœur.

— Vous n'avez rien à y ajouter ?

— Je ne le pense pas ; nous pouvons d'ailleurs, senor, le parcourir ensemble.

— C'est inutile ; l'infant m'a bien chargé de recueillir de votre bouche quelques renseignements succincts, mais il n'appartient qu'à lui seul de pénétrer votre secret et d'en apprécier les particularités. Lui seul a le droit de briser le cachet qui scelle votre requête. Adieu, senor Moralez ; vous me reverrez dans trois jours. »

Le cavalier s'éloigna rapidement, laissant Moralez ivre d'une joie que partageait toute la famille ; mais, à leur grande surprise, le messager de don Henri ne reparut pas le troisième jour.

« Le prince, dit Juan Moralez, n'aura pas eu le temps d'examiner mon griffonage ; n'importe, je suis accoutumé à la patience. »

Une semaine s'écoula sans que le messager revint. « Il faut, dit Pépita, l'aller chercher à Ternaubal.

— Sans doute, répondit Moralez ; mais j'étais si troublé quand il m'est apparu que j'ai oublié de lui demander son nom.

— Imprudence facile à réparer ; il doit être connu ; il suffira de le désigner par son signalement, de raconter ce qui s'est passé. »

Moralez courut à Ternaubal. En approchant, il entendit le son des cloches, le bruit des arquebusades, et apprit que Juan I^{er}, ainsi que sa royale épouse, la duchesse de Lancastre, venaient de Lisbonne rendre visite à l'infant don Henri, et se dirigeaient vers le château accompagnés d'une suite nombreuse et d'une escorte d'archers. Le pilote perça la foule qui se rangeait en hâte sur le passage du cortège, et chercha des yeux son homme, qu'il aperçut auprès du roi, sur un palefroi magnifique.

« Comment, dit-il à l'un de ses voisins, appelez-vous ce cavalier qui porte une toque à plume rouge et qui est décoré de l'ordre du Christ ?

— C'est un nouveau venu à la cour ; il

s'appelle Nunez d'Alvadro ; il a servi comme lieutenant de vaisseau dans l'expédition de Ceuta, et paraît en grande faveur depuis quelque jours, sans que l'on s'explique pourquoi. »

Moralez n'eut pas le temps d'en demander davantage ; le cortège ayant défilé, les deux haies de spectateurs se rompirent, et la foule se précipita dans la cour de Ternaubal. Entraîné par le tourbillon, le pilote pénétra au milieu des gardes, s'approcha de Nunez qui descendait de cheval, et le saisissant par le bras, lui cria :

« Et ma pétition, señor ? »

Nunez se retourna brusquement, et son visage se couvrit d'une pâleur que le pilote attribua à la colère.

« Pardonnez-moi, reprit-il, de vous importuner ainsi ; mais vous m'aviez promis de me rendre visite au bout de trois jours, et je vous ai vainement attendu.

— Je ne vous ai cependant pas oublié, répliqua Nunez, se remettant de son trouble : le prince connaît votre affaire, et j'espère que la journée ne s'écoulera pas sans que vous lui ayez parlé.

— Que faut-il faire pour cela ? Le peuple, suivant l'usage, sera admis dans les appartements à l'heure du repas. Dois-je attendre cette occasion ? dois-je vous suivre dès à présent ?

— Venez avec moi, » dit Nunez, comme s'il eût pris une résolution soudaine.

Tous deux, après avoir monté quelques marches du grand escalier, entrèrent dans un long corridor, et pénétrèrent dans une chambre dont Nunez avait la clef.

« Voici, dit-il, la chambre que j'occupe à Ternaubal ; entrez-y jusqu'à ce que je vous appelle. Vous trouverez dans ma bibliothèque des manuscrits curieux qui vous aideront à prendre patience.

— Que je vous salue, señor, d'avoir daigné employer votre crédit pour moi !

— J'en ai moins que vous ne pensez ; mais puisque quelques services m'on valu l'estime de don Henri, il est de mon de-

voir de profiter de ma position pour faire fructifier des projets utiles à l'état. Je vous laisse, señor Juan Moralez. J'y songe : vous avez fait une longue course ; vous êtes à jeun, désirez-vous quelques rafraîchissements ?

— J'accepte volontiers, quoiqu'il soit assez maussade de dîner seul. En buvant à la santé de don Henri, je trouverai moins longues les heures qui vont s'écouler jusqu'à celle de l'entrevue. »

Nunez d'Alvadro sortit, se dirigea vers les écuries du château, et y trouva son domestique occupé à panser son cheval. Ce domestique était un Maure d'Afrique, qui lui était échu en partage après le siège de Ceuta.

« Ben-Hamed, lui dit-il, tu auras ta liberté et deux cents piastres fortes si tu exécutes mes ordres. »

Le Maure poussa un cri de joie.

« Il y a dans ma chambre, continua Nunez, un homme dont la mort m'est nécessaire.

— Maître, donnez-moi votre épée.

— Non : ses cris seraient entendus ; son corps porterait des traces de violence ; il faut qu'on puisse attribuer sa mort à un accident ou à un suicide. Je veux que tu m'en dépasses sans risque et sans éclat. Écoute : tu demanderas de ma part au maître d'hôtel quelques mets et un flacon de vin, que tu porteras dans ma chambre. Avant d'entrer, tu verseras dans le vin le contenu de cette fiole ; c'est un narcotique puissant auquel il ne résistera pas. Au bout d'une heure, pendant laquelle tu auras soin de te montrer pour détourner les soupçons, tu reviendras auprès de l'homme, qui dormira d'un profond sommeil, et tu le jetteras par la fenêtre dans la fosse du château.

— Et vous me jurez, señor, que j'aurai ma liberté ?

— J'en fais serment sur la croix de mon ordre. Demain, à la pointe du jour, la caravelle, dont j'ai obtenu le commandement, appareille pour une île voisine des côtes d'Afrique. En passant, je relâcherai à Tunis, et je t'y laisserai. Avec la somme que

je t'ai donnée, il te sera facile de retourner en ta patrie.

— Maître, dit Ben-Hamed, vous m'avez toujours traité honorablement. Vous allez me rendre à mon pays, et pour vous prouver ma reconnaissance, il suffit de tuer un chrétien ! Je vous promets qu'avant minuit cet homme n'existera plus.

— Compte donc sur ma foi comme je compte sur la tienne. »

Nunez d'Alvadro courut au rivage de la mer, sauta dans une barque, se rendit à bord de la caravelle, et donna l'ordre aux matelots de se tenir prêts à mettre à la voile. Comme il revenait à Ternaubal, un page lui apporta une lettre de don Henri : « C'est ma commission ! » s'écria Nunez avec joie ; maintenant le gain de ma cause est assuré ! j'ai réparé l'erreur du hasard ; c'est à moi quereviendra la gloire qu'un misérable allait usurper. »

Il retourna à bord pour réitérer ses instructions ; puis il s'empessa de regagner la salle du festin, où la royale famille était déjà assise. Autour de la table circulaient en grand nombre les habitants de Sagres et des villes environnantes, admis à contempler leurs souverains, selon la coutume observée dans les banquets d'apparat. La multitude s'écoula un peu avant le dessert, alors Juan I^{er} fit approcher Nunez, et le félicita sur la découverte réservée à son courage.

« Mon intention, ajouta-t-il, est d'assister au départ de votre caravelle, et, pour être levés avant l'aurore, nous allons nous retirer dans nos appartements.

— Ils sont situés, dit l'Infant, dans l'aile opposée de Ternaubal ; permettez, mon père, que je vous y conduise. »

Tous les convives se levèrent et descendirent le grand escalier. Don Henri, qui marchait le premier, s'arrêta brusquement en apercevant un homme endormi sous l'hélice que formaient les degrés, et Nunez d'Alvadro fut frappé d'étonnement et de terreur en reconnaissant Juan Moralez. Il était paisiblement étendu comme un buveur dompté

par des libations abondantes ; il respirait avec peine, mais sa figure empourprée ne décelait aucune émotion.

« Quel est cet homme ? demanda le roi.

— Sans doute quelque misérable ivrogne, dit Nunez. Voulez-vous que je le fasse emporter hors du château ?

— Non, senor, dit l'infant ; qu'on le réveille, et je l'interrogerai. »

Plusieurs des assistants s'approchèrent de Juan Moralez, et le secouèrent rudement à diverses reprises sans réussir à l'éveiller.

« Prince, dit le médecin qui accompagnait toujours le roi, cet homme n'est pas ivre ; seulement il a pris un forte d'ose d'opium ; mais je sais le moyen de le tirer de sa léthargie.

— Occupez-vous-en tout de suite, » reprit don Henri.

Le médecin se retira pour préparer un antidote dont il tenait la recette des Arabes, et qui consistait simplement en une forte infusion de grains de café. Cependant l'un des domestiques de Ternaubal dit à l'infant :

« Prince, je connais cet homme ; il s'appelle Juan Moralez, pilote lamaneur de son métier, et surnommé *l'homme de Madère*. Pendant votre maladie, il s'est maintes fois présenté aux portes du château, prétendant qu'il avait une requête importante à vous soumettre et qu'il savait la route d'une île inconnue, où il avait abordé avec un Anglais nommé Masham.

— Que signifie cela ? demanda l'infant en se tournant vers Nunez d'Alvadro.

— Mon prince, je ne sais, balbutia celui-ci ; cet homme était peut-être un matelot de notre équipage. »

Le docteur revint pendant ce colloque, et fit boire sa liqueur à Juan Moralez, qui ne tarda pas à ouvrir les yeux. L'infant lui adressa la parole, et le pilote lui raconta fidèlement ce qui s'était passé.

— J'attendais le seigneur de Nunez, dit-il en terminant ; un domestique maure est venu m'apporter des vivres et du vin, puis il m'a laissé seul ; altéré par la chaleur

du jour, j'ai vidé complètement le flacon que le Maure m'avait servi. En peu d'instants, ma vue s'est obscurcie; j'ai senti le sang me monter au cerveau; mon visage s'est couvert d'une sueur abondante. Etourdi, hors de moi, sentant le besoin de marcher et de respirer, j'ai ouvert la porte, je me suis précipité dans le corridor; mais bientôt mon vertige s'est accru; ma tête est devenue pesante, et je suis tombé sans connaissance à la place où vous m'avez trouvé.

— Ainsi, dit l'enfant, Nunez s'est présenté à vous comme mon messenger?

— Oui, mon prince, et je lui ai remis la pétition dont voici le double, avec les cartes que j'avais tracées, et dont je porte également sur moi une copie.

— Remettez-moi ces pièces. Je présume, señor Moralez, que vous avez été victime d'un odieux abus de confiance; mais vous en serez amplement dédommagé. Vous coucherez ce soir au château; je vais envoyer deux de mes gardes pour rassurer votre famille, et demain nous éclaircirons votre affaire. Où donc est Nunez d'Alvadro?

Voyant son complot découvert, Nunez avait profité de la confusion causée par cet incident pour disparaître. Don Henri ordonna qu'on cherchât le fugitif. Le gardien des portes vint annoncer que Nunez n'était plus à Ternaubal, et qu'il était sorti à cheval, avec son esclave Ben-Hamed.

« Menterez! dit l'enfant au capitaine des gardes, mettez-vous à leur poursuite, et si l'obscurité vous les dérobe, prenez du moins des mesures pour les atteindre demain matin. Vous, docteur, je vous confie Juan Moralez, et vous enjoins de considérer sa vie comme aussi précieuse que la mienne. »

A ces mots, les princes s'éloignèrent, laissant le pilote sous l'empire d'une espèce d'hallucination. La vérité qu'on lui avait révélée lui apparaissait encore confusément. Son caractère répugnait si énergiquement à la trahison, qu'il n'en concevait par la marche

sinieuse; sa destinée présentait des mystères qui confondaient son entendement. Un naufrage lui avait ouvert une source de fortune; les manœuvres, dont le but était sa perte, avaient précisément son triomphe pour résultat, et son ennemi même venait de le mettre en présence de l'enfant. Le cours de ces événements lui semblait dirigé par une main invisible, et il s'agenouilla avec reconnaissance devant la toute-puissance divine.

Le soir même, il reçut de l'enfant le présent de cent ducats et d'un habit magnifique. Le lendemain, don Henri lui remit des lettres de noblesse et le brevet de capitaine de vaisseau.

« Moi, noble! moi, capitaine! s'écria Moralez; Pépita ne le croira pas, et c'est pourtant la vérité, attestée par la signature de Juan I^{er}, revêtue du sceau royal. Prince! j'espère un jour me faire tuer à votre service. »

— Trêve de compliments, señor, dit l'enfant; pendant que vous reposiez, j'ai veillé, j'ai pris des informations, j'ai appris tout ce qui vous concernait. Nunez d'Alvadro, abusant des pouvoirs que je lui avais délégués, a mis à la voile cette nuit même; il s'agit d'enlever à ce traître la gloire de la découverte. Partez donc! Deux caravelles sont mouillées dans la rade de Sagres; l'une sera commandée par don Juan-Gonzalvo Zarco, l'autre pour vous. Je vous ai adjoint ce brave gentilhomme, parce que, il y a deux ans, il a reconnu l'île de Puerto-Santo, située, selon toutes les probabilités, dans le voisinage de celle que nous appellerons *Madère*. Allez faire vos adieux à votre famille, et tenez-vous prêt à monter à votre bord dans trois heures. Allez! j'ai donné ordre de mettre un cheval à votre disposition. »

Trois heures après, la femme et les enfants de Moralez suivaient des yeux le navire qui l'emportait vers des pays inconnus.

Les deux caravelles arrivèrent à Puerto-Santo, où ils trouvèrent des Portugais

que Juan-Gonzalvo Zarco avait laissés dans son précédent voyage. Moralez consulta ses cartes et reconnut que l'île de Madère devait être au sud-ouest. Aucune terre n'apparaissait dans cette direction; seulement on voyait des nuées compactes, persistantes, s'élever de la mer jusqu'au ciel.

« Madère est là, dit l'ancien pilote à Juan Gonzalvo; ces nuées ne sont que les émanations de ses bois immenses. »

Les deux aventuriers mirent courageusement à la voile, et, domptant les terreurs des matelots, ils abordèrent à Madère, dont ils prirent possession le 8 juillet 1421, jour de la Sainte-Élisabeth, au nom du roi Juan I^{er} et du prince don Henri, chevalier et grand maître de l'ordre du Christ. Ils débarquèrent auprès d'une langue de terre qu'ils nommèrent la pointe Saint-Laurent, et leur premier soin fut d'aller faire leurs dévotions au tombeau de Masham et d'Anne Dorset.

Cinq jours après l'arrivée des Portugais, le temps qui les avait favorisés durant toute la traversée, éprouva une variation soudaine. La mer devint houleuse, battit avec fracas les rochers de la côte, et de gros nuages chargés de tonnerre couvrirent les cieux d'un voile épais.

« Nos caravelles sont dans une baie sûre, dit Moralez; mais malheur aux bâtiments qui naviguent à cette heure sinistre! Nous avons abordé ici les premiers, la caravelle de Nunez d'Alvadro doit être en mer, et, malgré son infamie, je ne puis m'empêcher de le plaindre et de prier pour lui. »

En ce moment, les vigies placées dans les hunes signalèrent un vaisseau en vue. Les deux commandants quittèrent la cabine où ils étaient réunis, et, en arrivant sur le pont, distinguèrent à peu de distance un navire que ballottait l'ouragan.

« Ce ne peut être que la caravelle de Nunez, s'écria Zarco.

— Portons-lui secours, dit Moralez.

— C'est impossible, reprit Zarco; nous ne pourrions mettre les chaloupes au large

sans exposer la vie de nos hommes. D'ailleurs, voyez, le navire a touché un récif, et voici les naufragés qui se disputent les débris de la quille et de la mâture.

— Peut-être sauverons-nous quelques victimes, dit Moralez. Au rivage! mes enfants! Apportez des câbles, des planches, des tonneaux vides! » Et se jetant dans sa chaloupe avec plusieurs matelots, il débarqua à l'endroit où les lames qui déferlaient devaient pousser les restes de l'équipage et du vaisseau. Mais ses efforts furent infructueux, la mer avait tout englouti, et le seul cadavre qu'il parvint à retirer des flots en furie fut celui de Nunez d'Alvadro.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

LES

Comptes de Tutelle.

I.

Par une froide matinée du mois de février 1828, un homme d'une cinquantaine d'années sortit d'une des plus belles maisons de la place Noailles à Marseille et se dirigea vers le port.

Les rues étaient encore désertes; le mistral soufflait avec impétuosité en faisant crier les girouettes des cheminées et battre les persiennes contre les murs. Les chaloupes des navires ancrés dans le bas-in se heurtaient rudement entre elles, les mâts craquaient avec fracas, les cordages sifflaient comme une forêt de pins, et les eaux, d'ordinaire si calmes, venaient clapper contre les dalles des quais.

Parvenu au bas de la Canebière, cet homme enveloppé dans un large carrik qui engloutissait toute sa personne, leva les yeux vers la vigie du fort Notre-Dame-de-la-Garde, s'arrêta un instant; puis, poussant un soupir, il se remit à doubler le bas en longeant le quai Saint-Jean.

De moment en moment il suspendait sa marche et reportait ses regards vers cette vigie où aucun pavillon de signal n'était encore hissé. Malgré le froid pénétrant, une sueur abondante ruisselait sur son visage, qui rougissait et pâlisait tour à tour. Il s'arrêta encore une fois devant l'intendance sanitaire, demeura comme anéanti, les yeux toujours fixés dans la même direction, et murmura entre ses dents : « Mon Dieu, mon Dieu, voudrez-vous que je sois déshonoré ! »

Alors, comme faisant un appel à toutes ses forces, il s'élança sur les marches tortueuses de la Tourette et essaya de gravir l'esplanade de la Major.

Plusieurs fois, pour ne pas être renversé par le vent qui soufflait en cet endroit avec une violence extraordinaire, il se vit obligé de se coller contre la muraille et d'attendre que la rafale fût passée. Après une lutte longue et pénible, il arriva enfin sur ce plateau dont le pied est baigné par la mer et d'où l'on découvre un immense panorama; là, il se laissa aller avec désespoir sur une borne placée à la porte du petit cimetière Saint-Laurent, contre le mur duquel ont lieu les exécutions militaires, et plongea ses yeux hagards dans les vapeurs de l'horizon.

L'esplanade était déserte, personne ne pouvait le remarquer; alors il ne chercha plus à s'imposer un masque et s'abandonna tout entier à sa douleur.

Cet homme était M. Hermier, l'un des plus recommandables négociants de la ville. Comme la plupart des gens de commerce, il s'était élevé par son zèle et son activité du rang de commis à celui de patron. La fortune lui avait toujours souri. Une seule fois cependant elle s'était montrée sévère. M. Hermier avait perdu sa femme après quelques années de mariage; mais une fille lui restait, et il reporta sur la tête de sa chère Marie toute l'affection qu'il avait vouée à sa femme.

M. Hermier attendait quatre de ses na-

vires partis de la Martinique avec une riche cargaison de sucre, de café, de girofle et des sommes considérables d'argent. Depuis plus de quinze jours ces navires auraient dû être au port. M. Hermier, engagé dans une grande spéculation, voyait arriver en frémissant la fin du mois, car ces navires portaient dans leurs flancs de quoi faire honneur à sa signature. Encore vingt-quatre heures de retard et le négociant, qui avait acheté la confiance et la considération dont il jouissait par vingt années de probité éprouvée, allait être obligé de suspendre ses paiements, il allait être englouti dans le gouffre affreux de la faillite.

Pendant huit jours, M. Hermier sut opposer à la prévision de cette catastrophe un front calme et serein; aucun de ses confrères, de ses rivaux, n'aurait pu soupçonner son secret; mais dès qu'il sortait de la Bourse, dès qu'il se retrouvait seul, il se laissait dominer par cette frayeur qui lui arrachait jusqu'au sommeil.

La journée s'écoula ainsi dans une vaine attente, aucune voile ne se montra à l'horizon.

Alors, M. Hermier, levant les yeux au ciel, s'écria avec l'accent d'une douleur profonde qu'il n'essaya plus de contenir :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! que deviendra ma pauvre enfant, ma Marie adorée?... cette fortune que j'élevais avec tant de soins, cette vie austère et pure, ce te probité de tous les jours, mon Dieu, c'était la dot de ma fille ! et tout cela va être détruit... Mon enfant est ruinée... demain, demain je serai banqueroutier !... demain on viendra saisir mes livres, mes meubles... les bijoux de ma pauvre femme, que je gardais avec religion pour en parer Marie le jour de son mariage... Demain je serai arrêté, déshonoré, flétri. O mon Dieu, mon Dieu, prenez pitié de mon enfant ! »

Le souvenir de sa fille rappela au malheureux père qu'il était sorti dès le matin sans instruire personne de son absence, sans embrasser sa Marie; il se hâta de re-

gagner sa maison, et, la mort dans l'âme, il entra le sourire sur les lèvres dans son comptoir.

M. Hermier fit si bien que Marie même ne se douta pas des tourments auxquels son père était en proie. Il la serra tendrement sur son cœur, la confia à sa gouvernante, et se retira dans son appartement.

II.

En entrant dans sa chambre, M. Hermier se laissa aller sur un fauteuil, et, les yeux fixés au parquet, il demeura pensif et désolé. A l'approche du jour, il avait cédé malgré lui à la fatigue qui l'accablait et s'était endormi d'un sommeil agité.

Il reposait depuis une heure, si l'on peut appeler repos ce nouveau supplice, quand le marteau de la porte extérieure retentit bruyamment.

Réveillé en sursaut, M. Hermier bondit sur son fauteuil; encore sous le poids de ses horribles visions, il crut que déjà sa faillite était déclarée, et qu'on venait l'arrêter pour le conduire à la prison des Pré-nutines. Il s'élança vers sa croisée, qu'il ouvrit violemment, et ne vit à sa porte qu'un individu enveloppé dans un vaste caban de drap brun et coiffé d'une petite casquette plate, entourée d'un galon d'or.

« Qui demandez-vous ? fit le négociant se remettant un peu.

— N'est-ce pas ici la maison de M. Hermier ?

— Précisément, répondit celui-ci ne pouvant s'expliquer une visite aussi matinale. »

M. Hermier descendit ouvrir, et regarda avec surprise son visiteur.

« Pardonnez-moi, monsieur, de me présenter chez vous d'aussi bonne heure; mais les nouvelles de la nature de celle que je vous apporte sont toujours les bien-venues. »

L'œil du négociant jeta un éclair et sa voix acheva d'expliquer le trouble qu'il

ressentait. Il ouvrit la porte de son cabinet et pria l'étranger de s'asseoir.

« Monsieur, reprit l'inconnu en ouvrant son caban, qui laissa voir des épaulettes de capitaine au long cours, je m'en serais éternellement voulu de ne pas braver les règles de l'étiquette pour venir dissiper la vive inquiétude à laquelle vous devez être en proie.

— Que voulez-vous dire, monsieur?... Grand Dieu!... quelle espérance m'apportez-vous?

— Vos navires, continua le capitaine, vous les croyez sans doute perdus?

— Où sont-ils ? monsieur, où sont-ils ?

— Dans le port... Il y a une heure qu'ils y sont entrés.

— C'est vous qui les avez ramenés?... Oh ! monsieur, ajouta-t-il, avec l'accent d'une profonde reconnaissance, c'est la vie, c'est l'honneur, c'est l'avenir de ma fille que vous m'avez rendus!... Parlez, monsieur, que vous faut-il?... la moitié de cette fortune?... je vous la donne...

— Non, monsieur, je ne veux rien... J'ai fait mon devoir, et je suis déjà payé par le bonheur que vous ressentez en ce moment. »

M. Hermier sanglotait comme un enfant; il voulait parler, et les paroles expiraient sur ses lèvres. Le capitaine le regardait avec une expression qui révélait toute la joie d'avoir sauvé un honnête homme.

« Au moins, monsieur, votre main dans la mienne ! s'écria M. Hermier.

— De grand cœur !

— Maintenant, votre nom, que je puisse le bénir chaque jour de ma vie.

— Charles de Karadec; veuillez me suivre, monsieur; mon canot attend devant le quai pour nous conduire à bord. »

Deux heures après cette visite inespérée, M. Hermier rentrait joyeux chez lui, et courait embrasser sa fille avec tendresse.

Le matin il avait payé pour plus de six

cent mille francs de traites, qui, sans le capitaine, auraient été protestées.

M. de Karadec était un bel homme, dont les traits avaient acquis sur la mer une mâle énergie qui allait admirablement avec ses trente-cinq ans. Issu d'une noble famille de Bretagne, ruinée par la révolution, seul au monde, il n'avait pour toute fortune que son blason, resté toujours pur, et son courage qu'il dépensait en véritable prodigue.

M. Hermier exigea que le capitaine, qui n'avait aucune connaissance à Marseille, acceptât un couvert à sa table pendant le séjour qu'il devait faire en cette ville, à cause de quelques avaries à réparer à son bâtiment avant de reprendre la mer. Au moment du dîner, à peine le capitaine était-il entré dans le salon que le négociant fit appeler sa fille.

Marie ne tarda pas à paraître.

La nature avait prodigué à cette enfant toutes les grâces que comportaient ses douze années. Sa figure, un peu pâle, était admirablement encadrée par de longs cheveux noirs. La pensée résidait sur son front; ses yeux jetaient des éclairs d'énergie, ou prenaient une expression de langueur caressante; sa bouche, embellie par un sourire bienveillant, laissait briller deux rangées de perles. Joignez à cela un profil grec parfaitement dessiné, et vous aurez une idée de notre jolie petite Marseillaise.

En voyant un inconnu assis à côté de son père, Marie s'arrêta sur la porte et salua avec modestie.

« Avance, mon enfant, lui dit le négociant; monsieur n'est point un étranger, c'est notre meilleur ami.

— Je n'ai jamais vu monsieur, répondit Marie en levant sur le marin des yeux pleins de curiosité.

— C'est que, hier encore, j'ignorais que je devais mon honneur et ton avenir au capitaine de Karadec... Sans lui, ma fille, au lieu de te presser dans mes bras avec joie, à cette heure nous serions séparés, réduits au désespoir, à la misère, à la honte!

XIII.

— Que dites-vous, mon bon père? demanda Marie avec émotion, et se rapprochant malgré elle du capitaine; quel danger avez-vous donc couru, que monsieur ait pu vous sauver? »

M. Hermier mit en quelques mots son enfant au courant de ce qui s'était passé.

Les yeux de Marie brillèrent d'une indigne expression de reconnaissance; puis, élevant un regard humide de larmes sur M. de Karadec, elle s'écria : « Oh, mon père! vous avez raison de l'appeler votre meilleur ami. »

Puis elle se jeta en pleurant dans les bras du capitaine, tout ému de cette scène naïve,

» Moi aussi, monsieur, reprit la jeune fille, je veux vous appeler *mon ami*.

— J'allais vous en prier, mademoiselle, répondit-il; merci de m'avoir prévenu. »

Depuis ce jour, M. de Karadec ne laissa pas passer une journée sans venir causer avec sa petite amie. Puis, quand le moment de son départ fut arrivé, il embrassa tendrement Marie, serra les mains de M. Hermier, et lui dit adieu au milieu d'une émotion qu'il ne pouvait maîtriser.

« A propos, fit M. Hermier en se grattant l'oreille avec embarras, lors de votre arrivée nous n'avons parlé que de vos honoraires, j'ai oublié de vous dire que vous étiez intéressé de moitié dans cette spéculation dont le bénéfice, vous le savez, est de deux cent mille francs. »

M. de Karadec essaya de refuser.

« Je le veux!... dit M. Hermier; maintenant, mon ami, examinez cet acte que j'ai fait dresser par mon notaire; voyez s'il vous convient; il n'y manque plus que votre signature.

— Comment! un acte d'association! s'écria le capitaine avec surprise.

— Oui... signez-le... je vous en prie.

— Je ne dois point accepter ces bienfaits que je n'ai pas mérités, répondit M. de Karadec.

— Ceci serait un sujet à discuter... Mais si je vous disais que c'est un service que

16

— vous allez me rendre, hésiteriez-vous?

— Oh! non!

— Il y consent! s'écria Marie, nous ne nous quitterons plus!

— Signez alors, lui dit M. Hermier.

— Expliquez-moi...

— Va-t'en, mon enfant, dit-il à Marie, nous avons à parler affaires. » Et l'ayant baisée au front, elle s'éloigna en disant à M. de Karadec: « Au revoir! »

— Je n'ai jamais voulu alarmer ma fille sur ma santé, reprit le négociant lorsqu'il se trouva seul avec le capitaine, mais je suis condamné par les médecins, je souffre d'un anévrysme; et les dernières émotions ont avancé ma vie. Qui servira de père à mon enfant, si vous n'êtes pas là?

— Dieu veuille que ce soit un stratagème pour me décider! répondit M. de Karadec en apposant sa signature au bas de l'acte.

— Demain, s'écria M. Hermier avec joie, la raison sociale de ma maison de commerce sera changée; ce sera la maison *Pierre Hermier et Karadec!* »

III.

La triste prévision de M. Hermier ne se réalisa que trop.

Sa santé s'al'éra de jour en jour, et un an après, sentant sa fin venue, il demanda son associé.

C'est en vain que Marie, qui ne quittait pas le chevet du lit de son père, cherchait à faire naître dans le cœur du malade une espérance qu'elle n'avait pas. Il lui répondait avec calme :

« Non ma fille, ne nous berçons plus de vaines illusions; je suis au terme de ma carrière, je le sens... Dieu me rappelle vers lui... je vais rejoindre ta mère... Ce qui adoucit la douleur que j'éprouve en te quittant, c'est la certitude de laisser auprès de toi un ami qui veillera sur ton bonheur comme un second père. »

M. de Karadec entra en ce moment.

« Venez, mon ami, reprit M. Hermier d'une voix défaillante... quand vous m'aurez fermé les yeux, vous prendrez dans ce secrétaire mon testament... j'y ai consigné toutes mes volontés... mon ami... je vous charge de la tutelle de ma fille jusqu'au jour de sa majorité... Vous conserverez pour votre commerce la fortune que je laisse... Mon enfant... ajouta-t-il en s'adressant à Marie qui sanglotait, regarde maintenant mon ami comme s'il était ton père... n'oublie jamais que si je meurs honoré de tous, c'est à lui que je le dois... promets-le-moi, mon enfant.

— Je vous le promets... mon... père, répondit-elle à travers ses sanglots.

— Adieu... Marie... votre main, mon ami. »

M. de Karadec obéit en détournant la tête pour cacher les larmes qui coulaient sur ses joues.

« Ma fille, je te bénis... ma fille, viens sur mon cœur... »

Marie, qui s'était laissée tomber à genoux, se releva précipitamment pour se jeter dans les bras de son père... il s'était endormi du sommeil éternel.

IV.

Les années s'écoulèrent. La peine cruelle de Marie avait cédé peu à peu aux consolations délicates, aux soins touchants de son second père, et faisait place à une douce mélancolie qui ajoutait un nouveau charme au gracieux visage de la jeune fille. Chaque jour cimentait l'affection, resserrait les liens qui unissaient ces deux nobles cœurs. L'âme tendre de Marie s'était habituée à laisser guider ses impressions par l'expérience de son ami : une sollicitude constante, une vigilance infatigable animaient celui-ci pour le bonheur de sa pupille.

Marie avait répondu admirablement aux efforts de M. de Karadec, elle venait d'avoir vingt-un ans, et, au dire de toute la ville,

Marie Hermier était une jeune personne accomplie; aussi plusieurs partis honorables s'étaient-ils déjà présentés. Cependant depuis quelque temps le visage de l'ancien capitaine se rembrunissait de jour en jour : rompant tout à coup avec les douces habitudes qui lui avaient fait de la compagnie de Marie une aimable récréation après les travaux de la journée, il cherchait la solitude, et dirigeant ses pas vers un endroit écarté, il se promenait avec agitation. Ces symptômes d'un malheur encore inconnu n'échappèrent point à l'observation de mademoiselle Hermier; ne pouvant soupçonner qu'un revers de fortune, après avoir bien réfléchi, un matin, elle se rendit dans le cabinet de son tuteur.

« Vous paraissez étonné d'une visite aussi matinale, mon bon ami, lui dit-elle. Mais l'heure et le lieu conviennent parfaitement, car je viens vous parler... d'affaires... »

— D'affaires !... répéta Karadec avec émotion.

— Oui, mon bon ami, continua Marie en prenant place dans un fauteuil près du bureau de son tuteur. Ma majorité ne date que de huit jours, mais que voulez-vous ? depuis huit jours un changement singulier s'est opéré en moi. Vous m'avez toujours un peu traitée en enfant... mais enfin je suis majeure maintenant, et je veux vous prouver que je suis capable de comprendre les affaires. La dernière volonté de mon père mourant a été que sa part de l'actif de la maison *Hermier et Karadec*, formant une grande portion de ma fortune, restât jusqu'à ma majorité entre vos mains, et subit toutes les chances que courrait votre fortune elle-même... Voyons, mon bon ami, où en sommes-nous ? suis-je plus riche ? suis-je plus pauvre ? »

Le capitaine ne trouva pas un mot à répondre.

« Mon père n'a-t-il pas laissé deux cent mille francs dans votre maison ? ajouta Marie.

— En effet, mademoiselle, deux cent mille francs... c'est bien cela... balbutia le pauvre Karadec.

— Eh bien ! je vous demande ce qu'ils sont devenus... Vous ne me répondez pas !... et vous m'appellez mademoiselle !... Trouvez-vous quelque chose à redire à ma démarche ? n'ai-je pas le droit de demander mes comptes de tutelle ?

— Vos comptes de tutelle ! dit Karadec avec douleur. Vos comptes de tutelle !... ils sont prêts, mademoiselle, et si vous n'étiez pas venue ce matin, j'aurais eu l'honneur de vous les rendre aujourd'hui même. Mais permettez à votre meilleur ami de vous demander quel est le motif qui vous a fait me devancer : exigez-vous que je vous laisse seule maîtresse dans cette maison où je ne suis plus rien, et dois-je me retirer ?

— Mais point du tout, M. de Karadec, vous interprétez fort mal mes intentions ; je veux toujours rester votre associée, partager vos fatigues, vos veilles et vos travaux...

— Et aussi mes bénéfices... j'entends bien... dit amèrement le capitaine. Non, mademoiselle, il n'y a plus d'association possible entre nous, car je n'ai plus d'apport social... Voici vos comptes... J'ai gagné cinq cent mille francs... j'en ai perdu trois cent mille par la banqueroute inattendue de la maison de banque espagnole Pigarro et Cuornès ; nous n'avons donc plus que deux cent mille francs et notre crédit... Ces deux cent mille francs vous appartiennent... C'est moi qui ai fait choix d'un correspondant infidèle... c'est moi qui dois supporter toute la perte.

— Y pensez-vous ! dit Marie, contenant son admiration.

— Oui, mademoiselle, reprit Karadec ; je pense que vous pouvez vous... marier, que votre mari pourrait me demander compte de la somme perdue, et je préfère la misère à disputer sa dot à la fille de mon bienfaiteur.

— Vous avez raison, mon ami, dit doucement Marie; il ne faudrait pas que vous pussiez rougir devant mon mari.... il ne faudrait pas qu'un étranger vint contrôler mes comptes de tutelle... mais aussi, il ne faudrait pas perdre le crédit que nous donne votre nom... il ne faudrait pas surtout que vous vous dépouillassiez complètement pour moi... Je ne veux pas vous laisser le privilège de la générosité... Comment faire? »

M. de Karadec restait la tête appuyée dans ses deux mains.

« Il faudrait, continua Marie d'une voix lente et grave, que vous ne quittassiez pas la maison dont vous pouvez rétablir la brillante position, il faudrait que vous fussiez toujours de moitié dans les bénéfices... il faudrait que mon mari n'eût rien à dire à ces arrangements et qu'il approuvât mes comptes de tutelle... Pour cela, il y aurait un moyen... que mon père approuverait du haut du ciel... »

Une idée, un espoir vint traverser l'esprit du capitaine, qui releva la tête et regarda sa pupille avec anxiété.

« Voici ma quittance, » dit mademoiselle Hermier en lui présentant sa main... acceptez-la?

V.
L'année dernière, pendant le voyage que je fis en Provence, je me trouvais invité à une brillante soirée chez l'un des plus riches négociants de Marseille, et fus frappé de la beauté d'une jeune femme et des marques d'intérêt qu'elle prodiguait à son mari, qui semblait vouloir lutter avec elle de prévenances et d'attentions. Je remarquai surtout l'espèce de vénération qu'elle inspirait, et l'honneur que les hommes et les femmes semblaient attacher à un seul de ses regards, à une seule de ses paroles.

« Quelle est donc, demandai-je au maître de la maison, cette dame qui règne dans ce bal comme une reine dans sa cour? »

— C'est madame de Karadec : on admire en elle autant sa vertu que sa beauté !... je vous conterai cette histoire. Vous le voyez, malgré la disproportion d'âge qui existe entre les deux époux, il n'est pas un ménage qui n'envie leur bonheur.... Ah ! ajouta-t-il, c'est que, au lieu d'aimer avec sa tête comme beaucoup de jeunes filles, Marie Hermier a su aimer avec son cœur. »

HENRY BURAT DE GURGY.

Lendemain d'Orage.

Calmé plat ! l'Océan, plus uni qu'une glace,
De ses bords radieux n'envahit plus la place.
Forcé de remorquer son vaisseau, le marin
Cargue avec désespoir ses voiles inutiles ;
Pas un souffle de vent ! les eaux sont immobiles
Comme une surface d'airain.

Calme plat ! l'air est pur, le ciel clair, la mer rose ,
Le goëland de neige avec amour s'y pose ;
Le beau soleil d'hiver y mire son front d'or ,
Et le flot nonchalant que l'aviron soulève ,
Pareil à la beauté qu'éveille un tendre rêve ,
Avec mollesse se rendort.

L'algue, que sur la rive apportent les marées ,
Offre un mol oreiller aux barques amarrées.
La mer semble exhaler des parfums de bonté ,
Et, bien que l'air soit froid, sur les cordes tendues
Les vestes des marins sont toutes suspendues.
On dirait une aube d'été !

Calme plat ! et pourtant le robuste pilote
D'un regard inquiet interroge la flotte ;
Et, pareil aux pêcheurs de Léopold Robert ,
De tristesse et de deuil sa face semble empreinte ,
Comme si l'avenir, qu'il sondait avec crainte ,
A ses regards s'était ouvert.

Calme plat ! et pourtant les rocs sont blancs d'écume ;
L'éclair, comme un marteau, rayant la noire enclume ,
A creusé sur leurs fronts plus d'un sillon récent ;
La grève de débris et de corps est jonchée
Et du sable éclatant la blancheur est tachée
De larges étoiles de sang.

Horreur ! cet océan est moins grand qu'hypocrite ;
Sa rage, en traits de sang, sur son front est inscrite ;
Aujourd'hui c'est le ciel, hier c'était l'enfer ;
Hier ce calme azur qui caresse la terre
Fumait comme un volcan, comme si le tonnerre
Avait incendié la mer.

L'Océan, défiant flots, vents et havres ,
Nous jetait en défi des monceaux de cadavres ;
Hier le flot fauchait, monstrueux moissonneur ,
Les vaisseaux, les marins ! Aujourd'hui qu'il sommeille ,
De sa vaste poitrine, azurée et vermeille ,
Montent des soupirs de bonheur.

Sur tous les marins morts, sur les barques broyées ,
Sur les blocs de granit des roches foudroyées ,
La mer a déroulé ses radieux linceuls.

Dirait-on maintenant que le sang l'a rougie,
Sans tous ces naufragés, reste de son orgie,
Qui sur ses bords l'attestent seuls ?

Le monstre est bien repu... Tremble, Océan livide !
Toujours ta soif de sang s'éveille plus avide ;
Mais qui sait ! vieux Satan, si Dieu, que tu trompas,
Ne s'indignera pas qu'en tes nuits de démente
Tu transformes tes flots en cimetière immense,
Et ne te desséchera pas ?

Le Chantier, poésies, par CHARLES PONCEY, ouvrier maçon.

Revue des Théâtres.

Un changement de main, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Bayard et Charles Lafont.

La scène se passe dans la salle commune d'une forteresse d'état, près de Saint-Petersbourg.

Alexis Romanowski est lieutenant dans l'armée russe. Ce jeune homme, se trouvant en garnison à Wilna, pour se consoler d'obéir à la discipline, s'était mis à courir les bals. La comtesse Schuvalof, femme du ministre de la police, se trouvait à Wilna, pour des raisons de santé ; Alexis est aimable, gai, spirituel ; elle le choisit pour danseur. Le comte, qui la faisait espionner par ses agents, ayant appris qu'elle valsait très-souvent avec le lieutenant Alexis, donna l'ordre à la comtesse de revenir, et fit arrêter le jeune homme, qu'il envoya dans la forteresse de Schlussembourg.

Le gouverneur de la citadelle, le major Draken, est à table avec son prisonnier. « A la continuation de votre captivité ! lui dit le major en élevant son verre, rempli de vin de France. — Puisse-t-elle durer aussi longtemps que celle des Juifs à Babylone ! répond Alexis, lui faisant rai-

son. — Vous dites cela parce que je vous traite en ami, que je vous laisse libre sous le premier verrou... Mais, si vous en aviez dix sur le corps... — Comme mon nouveau voisin, arrivé la nuit dernière ? — Quelque étourdi comme vous, reprend avec embarras le major. — Que ça !... ah ! tant mieux ! » dit Alexis.

Fedora, la fille du major, arrive en courant. « Mon papa, lui dit-elle, M. Verneuil, mon maître de musique, va retourner à Saint-Petersbourg ; son kibik est attelé, et il m'offre de se charger de ma harpe. — Qui a besoin de faire un voyage dans la capitale ? — Oui, mon papa, pour cause de santé. — Allons ! dit le major, je vais profiter du départ de M. Verneuil, pour écrire à ton cousin, ce cher Alexandre, officier dans les gardes, qui voudrait bien être prisonnier ici auprès de sa fiancée. » Le major et sa fille s'éloignent.

Alexis, resté seul, tire une lettre de sa poche. « Ce nouveau prisonnier qui m'a jeté cela, dit-il, comme une balle, à travers ses barreaux... Il est adroit ! C'est écrit avec du sang... et un clou... et du papier, juste ce qu'il faudrait pour faire une bourre... Singulier hasard qui me met en relation avec un homme que je ne connais pas, que je ne connaîtrai peut-être jamais ! C'est égal,

il est malheureux... c'est un ami, c'est un frère. Je n'ai pu lire ce billet sans me sentir les yeux mouillés de larmes. (*Il lit.*) « Mon cher voisin, qui que vous » soyez, ne refusez pas à un infortuné » l'amitié qu'il vous demande... l'amitié, » le plus beau don après la liberté. Ne pour- » rai-je encore revoir le ciel et presser la » main d'un ami ! » Pourquoi donc pas ! dit Alexis, s'interrompant. » (*Il continue.*) « Il » faut que je vous parle à l'heure du déjeu- » ner; je n'entends pas retirer la clef de » mon cachot... et, si pour pénétrer jusqu'à » moi... »

Fædora entre furtivement; Alexis cache le papier. « Mon Dieu! monsieur le lieutenant, lui dit la jeune fille, je vous dérange peut-être. — Une jolie femme ne dérange jamais. — C'est que... je désirerais vous parler. — Vous tremblez. — Oui, un peu. — Cependant, vous faites en ce moment une bonne action. — Qui vous l'a dit? reprend-elle étonnée. — Mais... mon cœur, qui ne me trompe jamais. Tenez, je pensais à vous et je me disais: Mademoiselle Fædora, qui est si bonne, doit aussi penser à moi. — Vous allez être libre. — Le ministre de la police m'ouvre cette prison? — C'est moi... J'ai préparé votre évasion; elle ne peut compromettre personne... Mon père, qui m'a raconté le motif de votre emprisonnement, disait: Alexis n'est qu'un étourdi, je ne lui ouvrirai pas la porte, mais je voudrais qu'il s'échappât... On l'a déjà oublié, et il serait censé s'être évadé du premier convoi dirigé sur la Sibérie. — Ce cher major! — Alors, reprend Fædora, j'ai arrangé votre évasion. Sur le kibik de M. Verneuil, qui part dans deux jours pour la France, j'ai fait transporter l'étui de ma harpe... vide... Vous vous y placerez... près de M. Verneuil, qui n'est pas dans la confidence. — Ah! le pauvre homme, quelle peur il aura quand je m'élançerai de là dedans... — Ne riez donc pas!... Vous me faites mal!... Vous ne vous échapperez que lorsque vous serez dans la

campagne... Il y a dans la poche du kibik des pistolets toujours chargés... C'est une précaution de M. Verneuil... Il est très-poltron... Vous en déchargerez un en l'air... Ça ne peut faire de mal à personne... Ce sera pour moi le signal de votre délivrance... et je serai bien heureuse! (*On entend la voix du major.*) Partez! — Mais le moyen de gagner le kibik... Tous ces corridors fermés... — Le dernier vient d'être ouvert... hâtez-vous... (*Alexis sort précipitamment.*) »

Le major entre conduisant le comte Schuvalof, accompagné du lieutenant Alexandre. Le ministre est porteur d'instructions écrites de la main de l'impératrice et adressées au major. Le comte se découvre et lit. « M. le comte Schuvalof se rendra immédiatement près du major Draken; il fera » occuper tous les abords de la forteresse » par deux compagnies de nos gardes... » s'assurera, mais sans chercher à le connaître, de la présence du prisonnier arrivé la nuit dernière et dont le major répond sur sa tête. Le major indiquera au » comte l'ancienne salle des gardes, dont la » fenêtre s'ouvre sur la Néva; c'est là que » le prisonnier sera laissé seul, avec tous les » égards dus au malheur. A deux heures, » une gondole drapée s'approchera de la » forteresse, s'arrêtera à la poterne de l'est; » les dames qui seront dans la gondole en » descendront, et l'une d'elles, qui doit » me rendre compte de tout, s'introduira » dans la salle des gardes, par la porte Saint-Alexandre. » (*Un coup de pistolet se fait entendre.*) « C'est sans doute le signal qui annonce l'arrivée de la gondole, » dit le comte; et, suivi du major et d'Alexandre, il va à la rencontre de la dame inconnue.

« Voilà le signal que j'attendais, s'écrie Fædora en entrant. Bon jeune homme! il me bénira... — Le voilà libre! s'écrie Alexis, qui accourt gaiement. — Vous... monsieur! dit Fædora étonnée, vous revenez? — Je ne suis pas parti. Que me manquait-il ici? L'amitié prend soin d'é-

gayer pour moi cette prison. — Mais ce coup de feu?... — Annonçait l'évasion de mon voisin; un étourdi comme moi, à ce que m'a dit votre père. Je lui ai passé vos instructions et il n'a eu que le temps de se jeter dans mes bras. »

Mais le major arrive désespéré. « Un prisonnier, dit-il, vient de s'échapper, c'est le jeune duc de Courlande, le fils de Dolgorowki, ministre ambitieux qui l'avait, tout enfant, fiancé à Elisabeth, sa cousine. Depuis qu'Elisabeth règne, un parti puissant veut porter au trône le duc, en l'unissant à une princesse de Brunswick. Elisabeth, qui le retient prisonnier, l'a fait venir dans la forteresse, et me l'a confié. J'en réponds sur ma tête. Me voilà perdu, déshonoré! — Grâce! mon père, je suis coupable, s'écrie Fœdora, se jetant à genoux. — Vous m'avez trompé, major, reprend Alexis, vous me disiez que ce prisonnier n'était qu'un étourdi... Je lui ai procuré la liberté. — Vous! s'écrie le major en fureur. — Ayez confiance en moi, lui dit le lieutenant... Que je puisse sortir... et je vous le ramène... » Le major allait saisir ce dernier espoir... Impossible! on entend le comte donner l'ordre de placer partout des soldats sous les armes. Alexis s'éloigne.

Le comte vient demander au major le prisonnier arrivé la veille. « Excellence, répond le major dans le plus grand trouble, j'attendais, je pensais... Car, enfin... ce soir... — Eh bien! reprend le comte, où est ce prisonnier? — Le voici, Excellence, dit Alexis, » s'avançant avec inquiétude; car bien que le comte ne l'ait jamais vu, il peut connaître le prince... Par bonheur il ne le connaît pas! « Hâtez-vous de me tirer d'ici, dit Alexis tout bas au major, tandis que le comte s'éloigne par respect; dans tous les cas ne craignez rien, je mourrai plutôt que de vous trahir... Mais que va-t-il m'arriver? — La visite d'une dame, de la part de l'impératrice, » répond aussi tout bas le major.

Resté seul, Alexis entend mettre les ver-

rous. « Je crains que cette aventure ne finisse mal! se dit-il. Après tout, cette dame, que m'envoie l'impératrice, ça ne peut pas être pour m'étrangler. Mais, si Elisabeth envoyait à l'ami de ses ennemis quelque visite armée jusqu'aux dents... J'entends ouvrir une porte, on vient... Que saint Nicolas me soit en aide! »

Une dame masquée paraît, la porte se referme. Cette dame se démasque et le regarde avec étonnement. Aux questions qu'elle lui adresse, le faux duc de Courlande répond avec assez de bonheur. Puis, comme elle est belle, jolie, il se sent entraîné vers elle, et déploie tout naturellement son esprit aimable et galant. Elle lui parle d'Elisabeth, son ennemie politique; Alexis répond qu'il l'admire, qu'elle sait porter le sceptre avec un gant de soie, et sait mieux gouverner que lui ne le pourrait jamais. « Qu'elle me donne de l'air, des armes, la liberté, s'écrie-t-il, et je ne demande que l'honneur de me faire tuer à son service. — C'est bien! dit l'inconnue, vous avez du courage, de l'esprit et du cœur. — En prison on dépense si peu! on fait des provisions. — Ou je me trompe fort, ou vous plairez à Elisabeth. — Tant mieux! car c'est la femme que j'aime le plus au monde! — C'est singulier, se dit l'inconnue, je ne m'attendais pas... Il m'a émue... En disant ces derniers mots elle se trouve près de la porte. — Monsieur le duc, dit-elle, Dieu vous garde! » Il fait un mouvement vers elle... La porte se referme.

Aussitôt le major et Fœdora entrent par une autre porte. « Tout va bien! leur crie Alexis; mais le duc de Courlande, l'a-t-on retrouvé? — Alexandre a fait de vaines recherches dans les environs, répond le major, et mon neveu ne pouvant s'éloigner de la forteresse, Fœdora va partir, afin de rejoindre M. Verneuil, que le prince a sans doute suivi à Saint-Petersbourg. »

Le comte vient chercher Alexis, c'est-à-dire le duc de Courlande, pour l'emmener au palais impérial d'été. Cela ne fait pas l'af-

faire du major, ni d'Alexis, qui attend le retour du duc pour lui rendre son nom. Aussi dit-il au comte : « Je refuse, voici ma prison, la demeure qu'Élisabeth m'a choisie... J'y reste à moins d'un ordre... — C'est précisément cet ordre que vient de laisser en sortant d'ici l'impératrice ! » répond le comte avec emphase. Le major est atterré, Alexis est stupéfait... Cette dame inconnue... c'était l'impératrice !

Un salon élégant dans le palais impérial d'été.

A peine Alexis est-il entré dans ce palais qu'il lui monte à la tête un parfum de grandeur, de fortune et d'amour. Il est entouré de courtisans... près de l'impératrice... c'est en vain que le pauvre major veut lui rappeler leur triste position. Élisabeth s'avance et demande au major de lui confier son prisonnier.

Seule avec lui, elle l'observe. Cette fois, Alexis a perdu de son assurance. « Vous avez peur, lui dit-elle. — Quand je songe à ce que je suis. — Vous êtes mon cousin... et mieux encore... si vos souvenirs sont aussi fidèles que les miens.... Si vous vous rappelez cette scène touchante... dans mon palais... Nous étions bien jeunes... » (Elle fait allusion à ses fiançailles avec le prince, ce dont Alexis n'a garde de se souvenir.) Elle lui annonce qu'il restera dans ce palais.... en attendant mieux... Elle viendra l'y voir souvent, le consulter sur les affaires de l'état... Il peut y avoir des prisonniers dignes d'être ministres. — Il y a tant de ministres dignes d'être... — Ah ! vous en voulez aux miens... qui n'ont rien fait pour vous... C'est moi seule qui ai pensé à vous revoir... Désormais c'est à moi seule que vous vous adresserez... entendez-vous ? et pour commencer, voyons, n'avez-vous rien à me demander ?.... une grâce, une faveur. »

L'occasion est belle... Cependant ce n'est qu'avec bien des hésitations qu'il ose demander la liberté du lieutenant Alexis Romanowski. L'impératrice la lui accorde,

et de plus, le grade de capitaine, pour le consoler de son injuste prison.

Le comte vient sur ces entrefaites annoncer à l'impératrice que les conspirateurs se sont réunis dans le couvent de Saint-Constantin, où ils ont à leur tête le duc de Courlande... « Impossible ! » répond Élisabeth, montrant Alexis, qui, pendant qu'elle reçoit le ministre, s'est mis au piano. » Continuez à faire de la musique, monsieur le duc, lui dit Élisabeth, nous en ferons ensemble... je reviendrai. »

Elle sort suivie du ministre. Le major entre avec Fœdora. Elle n'a pu trouver le prince ; les conspirateurs venaient de l'enlever pour le conduire au couvent voisin. Alexis écrit au duc, excite sa générosité. Fœdora se charge de la lettre ; et, en attendant la réponse du prince, il est décidé qu'Alexis se fera chasser par l'impératrice. Une fois dans la forteresse, il reprendra son nom, sa liberté et gagnera la frontière pour échapper à la colère de sa souveraine.

Élisabeth revient pensive. « Le jeune duc est bien, se dit-elle, et d'une franchise... Les autres princes ne sont que des flatteurs. Il m'inspire plus de confiance... plus d'amour. » Alexis l'aperçoit, et malgré le tendre respect qu'elle lui inspire, il emploie, pour l'offenser, le seul moyen qui soit en son pouvoir.... Il ose lui dire : « J'aime la seule personne que je ne puisse nommer devant vous. » Élisabeth comprend que c'est elle et ne se fâche pas. Il continue sur le même ton et lui baise la main ; elle ne semet point en colère, au contraire, elle lui dit avec intérêt : « Mon cousin, soyez digne de la bonté que j'ai pour vous, et vous resterez à ma cour. » Lui qui espérait être renvoyé dans sa prison ! Alors il pousse encore plus loin son audace. « Oh ! non, madame, s'écrie-t-il, chassez-moi ! Je suis un insensé, toujours prêt à me perdre... » Il l'embrasse sur l'épaule. Cette fois, il se croit perdu !... Le comte et le major arrivent. « M. le duc de Courlande a droit désormais à la liberté la plus abso-

ne, leur dit l'impératrice. Nous lui rendons toute notre faveur... et nous voulons que demain il soit, après nous, le prince le plus respecté de l'empire. »

Alexis est emmené par le major. Le comte, à ce changement de politique, en exprime son étonnement à l'impératrice. « Je l'épouse, lui dit-elle, c'est un prince; je lui donne la main droite... celle qui tient le sceptre. » Fœdora arrive du couvent de Saint-Constantin, cherchant son père pour lui remettre le billet que lui a donné le duc. L'impératrice s'en empare et lit : « Mon généreux libérateur... » s'il faut reprendre ma place, je tiendrai ma promesse ! Sans ambition sur la terre, j'ai usé de cette liberté que vous m'avez rendue, pour rompre des trames insensées. Je ne demande qu'à vivre dans ce couvent, désormais mon seul palais, où je prierai Dieu pour l'impératrice et pour vous. » *Signé, DUC DE COURLANDE.* »

« On m'a trompée ! dit Élisabeth. Ce jeune homme, qui est-il ? — Grâce ! majesté, s'écrie Fœdora, tombant presque évanouie aux pieds de sa souveraine, j'ai rendu la liberté au duc, que je ne connaissais pas, et le lieutenant Alexis, afin de sauver mon père, a passé pour le duc. — Par ambition, dit Élisabeth. — Oh ! non ! par dévouement ! — Vous y croyez, vous ! vous êtes heureuse ! Mais, qu'il ignore que je sais tout ; qu'on l'amène, et vous allez voir jusqu'où va ce grand courage ! — Oh ! se dit Fœdora, comme c'est perfide une impératrice ! »

Alexis entre. « Prince, lui dit Élisabeth, mon conseil a décidé que, pour enlever à mes ennemis leur unique espoir, vous perdriez... — La liberté, ajoute Alexis. Je vous la dois, madame, je vous la rends. — Non !... plus encore, peut-être. — La vie !... (*Il les regarde tous avec émotion*) et votre majesté a décidé ?... — Le major est déchargé de toute responsabilité, mais vous... — Je vais mourir ?... soit !... mourir en prince ! — Oh !... si vous ne l'étiez pas ! — Je le suis !... J'aurais mieux aimé, je l'avoue, me faire tuer pour

votre majesté, sur un champ de bataille et vous prouver une reconnaissance, un dévouement qui ne finira qu'avec ma vie... »

Quoi que vous ordonniez... Cela pouvait être moins court... Cette vie était si belle pour moi !... belle comme l'espérance ! (*Élisabeth paraît troublée.*) Enfin ! ajouta-t-il avec effort. Adieu, major ; pensez à un prisonnier fidèle... Fœdora, une larme à l'ami de votre père !... » Le major et Fœdora se détournent pour pleurer. Il leur prend les mains : « Allons, de la fermeté ! Bah !... un peu plus tôt, un peu plus tard... Adieu !... — Oh ! oui... se dit Élisabeth émue, tant de courage... de dévouement... (*Il va pour sortir ; elle paraît très-combattue.*) Partons, monsieur le comte, dit-il. (*Elle l'appelle.*) — Alexis !... (*Il se retourne tout troublé.*) Alexis, restez !... (*Alexis vient se jeter aux pieds de l'impératrice.*) — Ah !... madame, vous savez... — Je sais que vous êtes le plus noble, le plus généreux des hommes !... Je sais que pour sauver vos amis vous donniez une vie... que je réclame !... Comte Alexis Romanowski, vous resterez à ma cour... à la tête de mes gardes... et vous ne me trahirez pas ? — Oh ! jamais ! » dit Alexis, toujours aux pieds de l'impératrice.

« Elle épousait le prince de la main droite, se dit le comte ; ce n'est qu'un changement de main. »

Maintenant, mesdemoiselles, il faut que vous sachiez qu'en Russie et en Allemagne la religion et les lois permettent, pour les grands personnages, un mariage de la main gauche. Les enfants qui en sont issus ne peuvent succéder à leur père dans ses droits politiques, mais ils portent son nom, sont légitimes, et reçoivent une dot. On appelle ces mariages *morganatiques*, ce mot signifie nocturne, mystérieux, entraîné par séduction. *Mariage morganatique*, c'est à-dire mariage secret d'un prince d'Allemagne ou de Russie avec une personne d'un rang inférieur.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Tu as dû être mécontente, ma chérie, de trouver une lithographie intitulée *Eponine*, au lieu de celle de *Ferdinando Eboli*, que tu devais recevoir, puisque je te l'avais annoncée sur la couverture du Journal. Par malheur, ces deux lithographies se trouvaient à l'imprimerie, les brocheuses ont choisi... celle qu'il ne fallait pas mettre dans ce numéro... Cela fait la deuxième erreur de ce genre dont j'ai à m'excuser auprès de toi. Ainsi, ne voulant pas, du reste, intervertir l'ordre de ton journal, tu ne pourras plus recevoir qu'en octobre, avec l'histoire d'*Eponine*, la lithographie de *Ferdinando Eboli* : tu voudras bien te donner la peine de remettre chaque chose à sa place.

Que penses-tu d'un été comme le nôtre ? que se passe-t-il donc là-haut ? A peine recevons-nous un rayon de soleil, qu'un coup de tonnerre se fait entendre, alors un torrent de pluie termine aux dépens de la terre les querelles du ciel... et l'on se promène en bateau, au milieu de nos rues ornées d'égouts. Adieu les visites, les parties de campagne ; plus de projets pour le lendemain ; on vit au jour le jour... C'est triste ! pour moi, surtout, qui n'aime rien d'imprévu, et préfère l'espoir d'un plaisir au plaisir lui-même... Enfin, cet été me sera une leçon, et, à l'avenir, je saurai prendre le temps comme il vient.

Mais pour travailler, il n'y a ni vent, ni pluie, ni soleil qui fasse ; aussi je peux, en tous temps, te faire participer à ce plaisir utile pour tous.

Le n° 1 de notre planche VIII est un dessin en application pour manteau ou robe de baptême ; il se brode sur belle mousseline, en point de cordonnet, et l'on découpe ensuite toutes les parties du dessin qui ne sont pas ombrées. J'ai vu ce manteau de

batiste taillé sur un des 26 patrons de la layette qui se vend 12 francs à l'*Industrie parisienne*.

Le n° 2 est le dessus d'une pantoufle de casimir ou de velours noir. Ce dessin s'exécute en points de chaînette, ou en soutache gros-bleu. Si tu le trouves trop maigre, tu y ajouteras un second rang de points de chaînette, ou une seconde soutache bleue très-pâle, ou bien une soutache en or.

Le n° 3 est le derrière de cette pantoufle, que tu trouveras toute dessinée, au même magasin, rue *Louis-le-Grand*.

Le n° 4 est un alphabet en couleur qui s'exécute sur pelotes, sachets à gants, à mouchoirs, en tapisserie, lorsque l'on y ajoute les initiales des personnes auxquelles ces objets sont destinés.

Le n° 5. Ce sont les signes représentant les couleurs qui forment les lettres de cet alphabet. Il vient de Berlin et se trouve à l'*Industrie parisienne*.

Lorsque l'on veut marquer : draps, serviettes, chemises, mouchoirs, on exécute ces lettres avec du coton rouge et cela devient un ornement.

Le n° 6 est un dessin de mosaïque, en tapisserie. Il sert pour tapis de cheminée, tapis de table, tabouret. Ce dessin est fait sur un canevas de 428 fils de large. Lorsque, avec un crayon, tu l'auras imité sur le canevas, tu feras chaque trait en laine noire ; chaque espace vide tu le couvriras des couleurs gros-bleu, orange, vert, gris-fer, violet foncé, rouge, blanc, et rose foncé. C'est à toi de bien placer alternativement ces huit couleurs.

Cette tapisserie mosaïque a un avantage, c'est de te faire employer tous tes restes de laine ; elle a même plusieurs avantages : tu peux, en travaillant, écouter une intéressante histoire, ou bien en raconter une toi-même, sans crainte de commettre une erreur dans ta tapisserie ; si tu as oublié tes laines, tu en trouves toujours dans les maisons où tu passes ta veillée : toutes les cou-

leurs étant bonnes. Enfin, quand il s'agit de faire un tapis de chambre, on distribue à plusieurs personnes un carré de cette tapisserie, chacune le fait selon son goût, et l'on réunit tous ces carrés par un point perdu.

Tu trouveras ces différentes sortes de tapis à l'*Industrie parisienne*, où l'on m'a chargée de te donner ce conseil. Lorsque tu fais de la tapisserie, commence le premier point en allant de ta droite à ta gauche, jusqu'à la fin d'un rang de la même couleur, puis reviens de ta gauche à ta droite, en faisant le second point, ce qui forme le point carré. De cette manière, tu emploieras moitié moins de laine, et ta tapisserie sera moins épaisse, puisqu'il y aura moins de laine en dessous.

Le n° 7 est la moitié du dos qui se taille simple, et la pièce de côté du corsage de la robe de coutil bleu de la figurine en toilette de campagne.

Le n° 8 est la moitié du devant, qui se taille double.

Le n° 9 est la moitié de la manche qui se taille en droit fil, le dessinateur s'est trompé.

Le n° 10 est l'espèce de parement-manchette qui la termine. Ce morceau se taille en biais, se replie en deux dans sa hauteur, pour se rabattre en dessous.

Le n° 11 est le revers qui se taille en biais (les flèches t'indiquent le sens du droit-fil de la lisière). Ce revers suit la couture du dos, jusqu'au bas de la taille et se coud devant, ainsi que tu le vois dans la figurine. Le côté du devant est celui où se trouve le nombre 79.

Le n° 12 est la moitié du dos qui se taille simple et la pièce de côté du corsage de la robe de mousseline blanche. Sur chaque ligne transversale on place à l'envers une petite ganse que l'on enferme dans un pli que l'on coud à l'endroit.

Le n° 13 est la moitié du devant qui se taille double, et la pièce de côté.

Le n° 14 est la manche; on n'y met

que 6 ganses; le bas est ourlé et forme garniture.

Les volants de cette robe se taillent hauts de 40 centimètres et, si la jupe a trois lés de cinq quarts, les volants auront quatre lés et demi, de cinq quarts. L'ourlet du bas doit être de 5 centimètres, le haut doit être roulé et froncé, puis cousu à surjet à la jupe, qui aura un ourlet haut de 10 centimètres.

Le n° 15 est le dos d'une pèlerine de petite fille de 5 à 6 ans,

Le n° 16 est le devant.

On a oublié d'indiquer les boutons et les boutonnières de l'épaule gauche. Le devant et le dos se réunissent jusqu'à la sixième boutonnière. On passe la tête au milieu de cette pèlerine, et l'on boutonne le reste des boutons.

Tous ces patrons me viennent de l'*Industrie parisienne*, où je les ai choisis un jour que, pensant à toi, je regardais les élégants étalages de nos magasins de la rue *Louis-le-Grand*.

J'ai plusieurs nouvelles à t'annoncer, ma chère amie.

Politique : les Suisses ont la guerre civile; les républiques jouissent rarement de la paix.

Littérature : les prix Monthyon ont été décernés. Madame Joséphine Mallet a obtenu un premier prix destiné à l'ouvrage le plus utile; ce livre est intitulé : *Les Femmes en prison; Causes de leurs chutes; Moyens de les relever*.

Mademoiselle Louise Boyeldieu d'Avigny a obtenu un second prix pour un livre intitulé : *Mont-Jouy ou Erreurs et repentir*.

Nouvelles et faits divers, comme disent les grands journaux.

Un incendie à Smyrne vient de détruire 5,000 maisons. Voilà 30,000 personnes sans asile, sans pain, sans vêtements. Des souscriptions sont ouvertes pour venir à leur secours. Parmi elles se trouvent beaucoup de chrétiens... Mais tous les malheureux ne sont-ils pas nos frères!

— La statue équestre du duc d'Orléans, de glorieuse et regrettable mémoire, vient d'être placée au milieu de la cour du Louvre : le prince regarde les Tuileries où se trouve réunie cette belle et noble famille qu'il a trop tôt quittée ; sa femme inconsolable... et ses pauvres petits enfants ! Cette statue est de M. Marochetti.

— Le duc de Montpensier voyage en Orient. A Tunis, le Bey l'a tenu serré longtemps dans ses bras ; ce qui est le témoignage d'une grande amitié. Le prince ayant félicité son hôte sur la tenue brillante et la précision des manœuvres des deux régiments qu'il venait de passer en revue : « Voilà, dit le Bey en désignant le colonel Lavelaine de Maubeuge, celui qu'il faut complimenter : *ce fils des batailles* nous fait ici aimer la France. Je m'instruis par ses conseils, et il m'aide à me rapprocher des états civilisés de l'Europe. »

Ce colonel français est en mission auprès du Bey.

— Dans la régence de Tunis, la couronne ne se transmet pas de père en fils, mais au plus âgé de la famille royale. Ahmed-Bacha a succédé à son oncle, et son successeur présumé est son cousin Sidi-Mohamed-Bey.

— La Vistule vient de déborder pour la quatrième fois depuis six mois ; les eaux ont atteint près de vingt pieds de haut ; toutes les communications sont interrompues, excepté en bateaux ; on ne voit de Varsovie qu'un vaste lac bordé par des forêts.

Biographie. Le baron Bosio vient de mourir. Il était membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Michel et du Mérite civil de Savoie. M. Bosio était né à Monaco, en 1769. Ses œuvres principales sont : *La statue du Roi de Rome.* — *L'Amour séduisant l'Innocence.* — *Aristée, le Dieu des Jardins.* — *Hercule terrassant Archelaüs changé en serpent.* — *Hyacinthe* (au Luxembourg). — *Le duc d'Enghien.* — *La France et la Fidélité* (au palais de Justice). — *L'apo-*

théose de Louis XVI (à la chapelle expiatoire). — La statue équestre de *Louis XIV* (sur la place des Victoires). — *Henri IV enfant.* — *Salmacis.* — *Une Jeune fille enfilant les perles d'un collier.* — *L'Empereur* sur la colonne de Boulogne ; — enfin, la *Jeune Indienne*, exposée au salon de 1845. M. Bosio fut un statuaire célèbre, dont la France s'honore de posséder les œuvres.

Variétés. M. Flourens, de l'Académie Française, vient de publier un ouvrage fort intéressant sur les animaux. L'homme seul, dit-il, possède, outre *l'intelligence* et *l'instinct*, cette troisième faculté dont les animaux ne semblent pas doués : *la réflexion*, qui consiste à *connaître que l'on connaît*. Par exemple : les abeilles, les castors n'ont que de *l'instinct*, car il n'y a ni changement, ni progrès dans leurs œuvres ; on a vu un castor en cage se bâtir encore une maison, ce qui lui était parfaitement inutile. Mais l'hirondelle qui fait son nid au coin d'une fenêtre de France, et vient le retrouver l'année suivante après un long voyage en Afrique ; le chien qui défend son maître attaqué par un ennemi, ont de *l'intelligence*.

L'intelligence est la faculté d'une pensée libre et individuelle, qu'elle soit communiquée à l'animal par sa volonté personnelle ou par l'éducation.

Modes. Les passes de chapeaux de paille se portent plus longues au bas des joues dont elles s'écartent, puis se continuent derrière et remplacent le bavolet. Pour remplir le vide qui se trouve au bas des joues, les demoiselles, qui n'ont pas de cheveux frisés à l'anglaise, ajoutent des nœuds de velours ou des fleurs. Il y a au moins dix ans que l'on porte des bibis... il paraît que nous ne voulons plus être jolies en chapeau... On se lasse de tout !

Les Parisiens ont quitté Paris pour la province et les provinciaux ont quitté la province pour Paris... excellente manière de ne jamais se connaître... Je ne sais si

pour ces derniers c'est la mode de ne pas rester chez soi à cette époque de l'année, mais pour les Parisiens c'est une manie. Les personnes, qui ne vont ni dans leurs terres, ni aux eaux, ni aux bains de mer, ne se montrent plus dans les lieux publics; si on les rencontre, elles sont, disent-elles, prêtes à partir; si on va chez elles, on se cogne toujours contre une caisse placée en permanence dans l'antichambre... et puis il faut voir avec quel orgueilleux étonnement elles vous plaignent quand vous leur avouez que vous ne pouvez pas quitter Paris.

Je suis allée à un bal de noce; la jeune mariée avait une robe de gros-de-Naples blanc—des manches courtes, garnies de trois rangs d'un petit effilé de soie blanche; une Berthe de gros-de-Naples blanc, garnie de même que les manches—ses beaux cheveux blonds étaient relevés en bandeaux ondulés, et, de chaque côté de sa tête, entre les cheveux de derrière et les bandeaux, tombait presque sur le cou, une longue grappe d'acacia blanc. Elle tenait dans sa main droite, ainsi que toutes les dames, un énorme bouquet; lorsqu'une polka venait à faire tourner valseuses et valseurs dont les mains se joignaient sous ce buisson de fleurs naturelles, cela formait un très-gracieux spectacle. Ce qui distinguait une demoiselle, c'était l'absence de ce bouquet.

En allant voir une de mes amies qui venait d'être mise en pension à Chaillot, j'étais triste; moi qui n'ai jamais quitté ma mère. Je m'attendais à entrer dans une cour triste, à me trouver dans un parloir triste, à me promener dans un jardin triste, à voir des demoiselles au maintien triste... un couvent, enfin... Eh bien, non, ma chère, tout cela me parut gai; madame Bascans, elle-même, a la douce figure d'une sage et indulgente mère de famille. J'ai compris que son but était plutôt de faire des femmes bien élevées que des savantes; que l'éducation à ses yeux l'em-

portait sur l'instruction... En effet, laissons la science à nos pères, à nos frères à nos fiancés; apprenons à les rendre heureux, dans quelque position que la fortune les ait placés; à leur apporter notre part dans la considération qui doit entourer une famille... Mais, mon Dieu! comme je me suis laissé entraîner loin de mon sujet! Pour y revenir, je te dirai que les pensionnaires ne portaient pas d'uniforme. Les petites demoiselles avaient les cheveux séparés en deux tresses, arrêtées du bas par un nœud de ruban; ces tresses tombaient sur leurs épaules. Elles portaient des pantalons, des robes-guimpes, des tabliers noirs. Les grandes demoiselles étaient coiffées selon leur figure, et vêtues selon le goût de leur mère. De plusieurs pièces séparées les unes des autres on entendait sortir les sons du piano; plus loin, les salles d'étude dont les fenêtres, donnant sur les jardins, laissaient arriver un air pur, réjouissaient ma vue par le panorama de Paris; car, si j'étais en pension j'aimerais à pouvoir me dire: là-bas est la fumée du foyer de mon père. Dans cette salle régnait le plus profond silence... à part, en face des élèves et les couvant de son grave et intelligent regard, était placée une jeune sous-maîtresse, dont le nom m'a fait battre le cœur... Mademoiselle Ondine Desbordes-Valmore! la fille aînée de cette femme poète qui a si bien peint l'amour maternel.

Mais il faut enfin que je te quitte, ma chère amie; avant, j'ai cependant à te lire le rébus de la planche VII.

Un fort de la halle — sous le vent, personifié — un la — des pas — les premières mesures du *ranz des vaches* (prononce *ranse*) — un dais — un cocon. Ce qui veut dire :

Fort souvent l'apparence déçoit.

Adieu. Amitiés comme toujours.

J. J.

Éphémérides.

HISTOIRE.

1^{er} août 1100. Mort de Guillaume le Roux, roi d'Angleterre.

Le 1^{er} août de l'an 1100, Guillaume le Roux était tourmenté par un épouvantable rêve : Il voyait sur un autel un cadavre, et poussé par les angoisses irrésistibles de la faim, il s'avança pour le dévorer. Il en avait déjà mangé un pied et une main, lorsque le mort se relevant, le frappa rudement de la main qui lui restait. Le roi alors s'éveilla; s'étant trouvé la bouche pleine de sang parce qu'il avait mordu sa langue, il fit venir un moine qui passait pour expliquer les songes, et lui demanda ce qu'il pensait du sien. Le moine, en homme habile, ne manqua pas de lui dire que le corps qu'il avait vu sur l'autel était celui de Jésus-Christ, et les membres qu'il avait mangés les revenus des abbayes dont il s'était emparé. Le roi se mit à rire : toutefois son esprit ne se sentait pas rassuré. Il contremanda une partie de ce dîner qu'il avait ordonné pour le jour même; mais un repas splendide, les plaisanteries qui l'égayèrent et la chaleur du vin lui rendirent toute son énergie. Un excellent ouvrier prit ce moment pour lui présenter des flèches neuves travaillées avec le plus grand soin; Guillaume les admira, les prit, en donna quelques-unes à Gauthier, comte de Poix, surnomme Tirel, à cause de son habileté à tirer de l'arc et l'un de ses courtisans les plus assidus; puis il commanda qu'on sonnât les fanfares, et partit pour la chasse. Il suivait avec tant d'ardeur un grand cerf, que toutes les personnes qui l'avaient accompagné restèrent en arrière, à l'exception de Tirel. La corde de l'arbalète

de Guillaume s'étant brisée, il cria fortement à Tirel de décocher sa flèche sur le cerf... Deux minutes après, Tirel, au grand galop, poussait son cheval vers la côte; il traversa la Manche dans un bateau, débarqua en Normandie, et ne s'arrêta que sur le territoire des rois de France.

Le bruit de la mort du roi se répandit bientôt parmi les gens de sa suite, qui, sans se mettre plus en peine de son sort, quittèrent la forêt pour courir à leurs propres affaires. Vers le soir, des paysans découvrirent le corps de Guillaume le Roux traversé d'une flèche et baigné dans son sang; ils le mirent sur une charrette et l'amenèrent à Winchester, où l'on se hâta de l'inhumer sans aucune cérémonie religieuse.

La cause de la mort de Guillaume et le nom de son meurtrier sont restés inconnus. On a raconté que la flèche de Tirel ayant frappé contre un arbre, avait rebondi et s'étant détournée, avait percé le cœur du roi; on a dit qu'une flèche tirée par un individu caché avait atteint le roi dans un moment où, tout occupé de la chasse, il était loin d'être sur ses gardes. Le temps a enseveli ce mystère dans ses abîmes. Tirel, qui de France s'était rendu en Terre-Sainte, jura à son retour, en présence du vénérable Suger, abbé de Saint-Denis, qu'il était absent de la cour le jour de l'assassinat, et qu'il n'avait pas fait partie de cette malheureuse chasse. Le fait est qu'on ne fit aucune recherche sur cette mort si singulière, attendu qu'elle convenait beaucoup au prince Henri, son frère, qui devint le successeur de Guillaume, mort sans laisser d'enfants.

Mosaïque.

L'AMANDIER.

IMITÉ DE L'ALLEMAND.

Prêt à partir pour un voyage sur mer, un père appela ses enfants et tous ensemble allèrent planter un amandier dans leur jardin. « Quand vous regarderez cet arbre, mes enfants, leur dit-il, pensez à votre père qui sera bien loin de vous ! Mais si Dieu le permet, avant que cet arbre ait fleuri trois fois, je serai de retour. » Le père s'embarqua ; l'arbre fleurit bien beau la première année, mais une tempête s'éleva, le vaisseau qui portait le père de famille se brisa contre des rochers et fut enseveli sous les eaux. Les orphelins pleuraient beaucoup, ils pleuraient toujours, et quand l'arbre fleurissait de nouveau ils l'entouraient et pleuraient plus amèrement encore. Un ami du défunt les ayant trouvés ainsi leur dit : « Mes chers enfants, cet arbre a tout à fait perdu sa signification et ne vous fait éprouver qu'une douleur inutile, permettez que je l'arrache pour le planter ailleurs afin qu'il n'afflige plus vos yeux. — Oh ! non, non, s'écrièrent d'une seule voix les enfants, laissez nous cet arbre, nous l'aimons ; bien qu'il ne fleurisse plus de la joie mais de la douleur et des larmes, ne nous enlevez pas cet arbre, c'est le seul souvenir de notre pauvre père ! »

ÉPREUVES DE L'EAU.

Le jugement de l'eau froide et de l'eau chaude a été longtemps en usage en France ; il a duré jusqu'au quinzième siècle. Ceux qui étaient condamnés à subir cette épreuve, assistaient, auparavant, avec leurs parents et amis, à la messe. Ils y communiaient ; mais avant, le prêtre exhortait les accusés à ne pas recevoir la communion s'ils étaient

coupables ou s'ils avaient connaissance de ceux qui l'étaient ; ensuite, le prêtre leur présentait l'eau bénite, prononçant des prières pendant qu'ils en buvaient ; puis il conjurait l'eau froide ou l'eau chaude qui devait servir à la condamnation ou à la justification. Cela fait, on déshabillait ceux qu'on exposait au jugement de l'eau froide, et après leur avoir fait baiser l'Évangile et la croix, on les arrosait d'eau bénite, on leur attachait la main droite au pied gauche, et on les faisait jeter, en présence de tout le monde, soit dans une rivière, soit dans une grande cuve pleine d'eau froide. S'ils allaient au fond, ils passaient pour innocents ; s'ils revenaient sur l'eau, on les tenait pour criminels et convaincus.

A l'égard du jugement de l'eau chaude, on faisait bouillir de l'eau dans une grande chaudière, et on attachait au dessus une corde d'où pendait une boucle qu'on faisait descendre dans cette eau bouillante. Alors les accusés étaient obligés d'aller chercher la boucle dans la cuve ; lorsqu'ils l'en avaient tirée, on leur enveloppait le bras, sur lequel on mettait une espèce de scellé qu'on ne levait que trois jours après ; et alors, si les moindres marques de brûlure paraissaient sur la main ou sur le bras, ils passaient pour convaincus ; s'il n'y paraissait rien, ils étaient renvoyés absous.

C'est de cette épreuve que vient l'expression proverbiale, si commune en France : *J'en mettrais ma main au feu*, dont on se sert quand on veut assurer une chose et marquer qu'on n'en doute pas.

Le ciel est mâle et la terre est femelle ; la femme doit être soumise à l'homme.

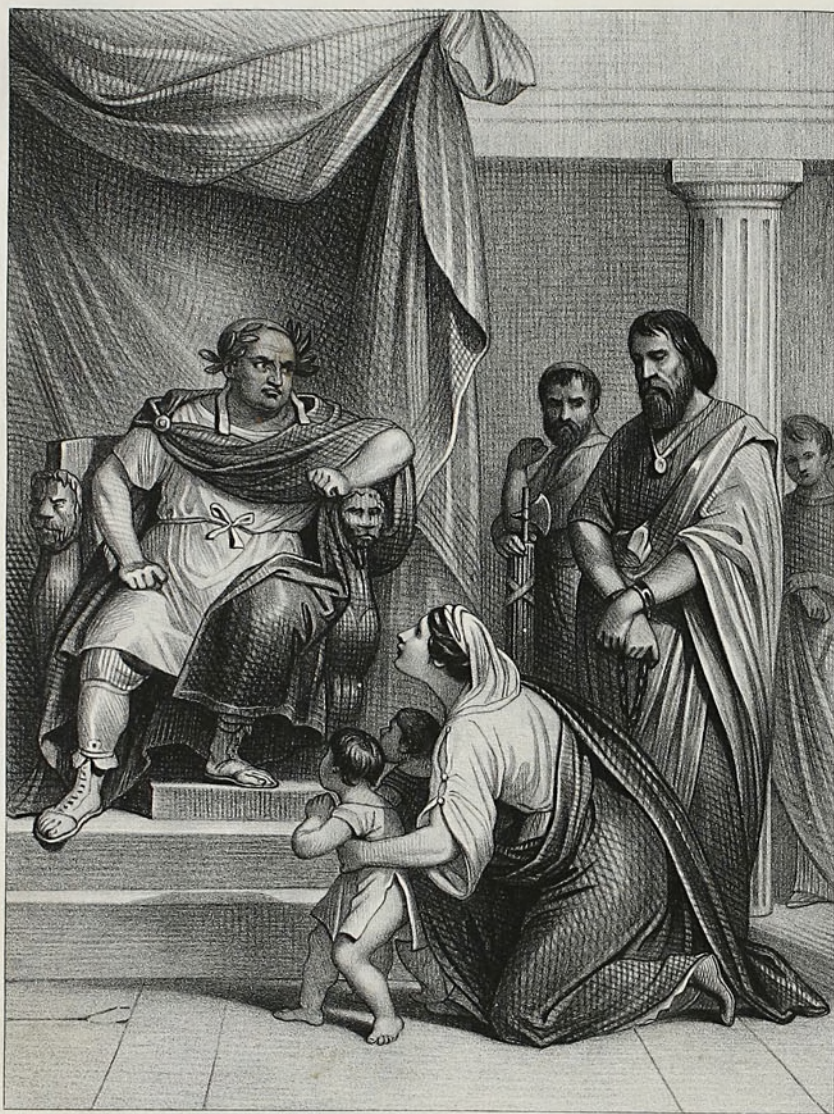
Si tu veux cacher la trace de tes pas, ne marche pas dans la neige.

(*Maximes chinoises.*)

de
ur
es
uis
de
à
ait
au
n-
e,
ed
ce
e,
au
nt
u,
as.
e,
de
ne
ai-
ce.
er
ils
le
de
s;
û-
as,
a-
ex-
en
u,
ne

e;

s,



Jal des Demeiselles, XIII^e année N^o 7

A. S^t Calaire d'après Devota.

Imp. Lemercier, Paris.

*« César, je les ai conçus et allaités dans les ténèbres, afin
que plus de suppliants embrassent tes genoux »*